

La Nouvelle Droite, ses pompes et ses œuvres D'Europe Action (1963) à la NRH (2002)

par Geoffroy Daubuis

Après avoir bénéficié d'une forte publicité dans les années 1978-1985, la mouvance néopaïenne dite « Nouvelle Droite » peut sembler aujourd'hui passée de mode. En réalité, son influence perdure, tant dans les milieux universitaires que dans les milieux nationalistes.

Depuis une dizaine d'années, c'est principalement par les publications d'histoire que la Nouvelle Droite atteint le grand public. Geoffroy Daubuis présente ici un historique de cette mouvance, en trois de ses aspects :

- I. La revue *Europe Action*, qui est à l'origine de la Nouvelle Droite.
- II. Le GRECE, qui en est le noyau dur depuis 1968.
- III. La NRH (*Nouvelle Revue d'Histoire*) qui assure depuis 2002 une diffusion « douce » de ses idées.

Le sel de la terre.

— I —

A l'origine de la Nouvelle Droite : *Europe Action*

LA GÉNÉRATION SPONTANÉE n'existe pas plus dans l'ordre intellectuel que dans l'ordre physique, et l'on pourrait remonter fort loin pour établir la généalogie de la Nouvelle Droite. Peut-être faudrait-il revenir à Celse et Porphyre, les polémistes païens de l'Antiquité, dont les attaques antichrétiennes préfigurent toutes celles qui viendront par la suite ¹.

Nous nous contenterons ici de remonter à la fondation d'*Europe Action*, en 1962-1963, dont les meneurs (Dominique Venner, Alain de Benoist ², Jean Mabire,

¹ — Sur Celse et Porphyre, voir le maître-ouvrage de Pierre DE LABRIOLLE, *La Réaction païenne, étude sur la polémique antichrétienne du I^{er} au VI^e siècle*, Paris, Cerf, 2005.

² — Alain de Benoist, qui a beaucoup de pseudonymes (Cédric de Gentissard, Robert de Herte, Fabrice Valclérieux, etc.), signait Fabrice LAROCHE dans *Europe Action*.

François d'Orcival, Pierre Vial, Jean-Claude Valla, et quelques autres) se retrouvent au GRECE (Groupement de Recherche et d'Études pour la Civilisation Européenne) en 1967-1968.

Le traumatisme algérien (1962)

Dominique Venner (né en 1935) a bien évoqué, dans son autobiographie ¹, le terrible déboussollement d'une génération qu'on a envoyée se battre en Algérie sans lui expliquer les raisons profondes de ce combat. Militant nationaliste convaincu, quoique sans principes solides (« Nos idées étaient courtes, mais nos instincts profonds », p. 92), il est engagé parachutiste dès ses dix-huit ans, puis adjoint de Pierre Sidos à la tête du mouvement Jeune Nation (dissous en 1958 par De Gaulle). Arrêté en 1961 pour liens avec l'OAS, il passe dix-huit mois à la prison de la Santé, au quartier des politiques. Il y apprend l'échec du putsch d'Alger, mais, surtout, l'exécution par l'OAS d'un de ses meilleurs amis : Michel Leroy (le 20 janvier 1962, à Alger) ². C'est un véritable traumatisme. Il constate par ailleurs que toutes les autorités – politiques, militaires, mais aussi religieuses – ont trahi ³. C'est l'occasion d'une vaste remise en question :

Nous étions les héritiers du combat précédent auquel il fallait donner un sens dans un paysage nouveau qui lui déniait toute signification. Nous avons entrepris une réflexion sur le contenu neuf à donner à ce que nous appelions le « nationalisme », mot dont nous avons fait notre drapeau, bien qu'il ne recouvrit que très imparfaitement ce que nous étions. [p. 150.]

Le combat pour l'Algérie française a favorisé un grand brassage d'idées. Des hommes de gauche, comme le national-communiste Jean Thiriart ⁴ (condamné pour « collaboration » en 1945, et rejeté, comme malgré lui, avec la « droite » maudite), s'y retrouvent. Ce dernier prône un nationalisme désormais européen :

¹ — Dominique VENNÉ, *Le Cœur rebelle*, Paris, Les Belles Lettres, 1994.

² — Voir *Enquête sur l'histoire*, n° 2 (1992), p. 57-63 ; NRH (*Nouvelle Revue d'Histoire*), n° 8 (septembre-octobre 2003), p. 34.

³ — En Algérie, une dizaine de prêtres, couverts par l'archevêque d'Alger, Mgr Duval, soutiennent activement le FLN. En métropole, un groupe de prêtres lyonnais récoltent des fonds pour ce mouvement terroriste, tandis que les « chrétiens de gauche » (*Témoignage chrétien*, militants d'Action catholique, représentants du Centre catholique des intellectuels français, etc.) s'engagent en faveur de la subversion. Le garde des sceaux lui-même, Edmond Michelet, qui passe pour un grand catholique (on a ouvert son procès de béatification), travaille contre le gouvernement auquel il appartient et protège discrètement les soutiens du FLN.

⁴ — Né à Liège, Jean THIRIART (1922-1992) milite d'abord à l'extrême gauche puis, durant la Seconde Guerre mondiale, aux *Amis du Grand Reich Allemand* (anciens gauchistes prônant la collaboration). Emprisonné à la « Libération », il participe, lors de la décolonisation du Congo, à la fondation du *Comité d'Action et de Défense des Belges d'Afrique* (1960) qui devient le *Mouvement d'Action Civique*. Il aide à l'organisation de l'OAS en France métropolitaine.

l'ère de la nation est passée, il faut s'ouvrir à l'Europe pour compenser la perte de l'empire colonial.

L'idée est dans l'air. Elle influence Dominique Venner qui rédige, dans sa prison, un manifeste néonationaliste inspiré, entre autres, du *Que faire ?* de Lénine (ne faut-il pas emprunter à l'adversaire les moyens qui lui ont réussi ?). Venner se lie avec un autre détenu politique, Maurice Gingembre, trésorier de l'OAS. C'est avec l'appui financier de la famille Gingembre qu'il fonde dès sa sortie de prison, à l'automne 1962, une maison d'édition, puis, en janvier 1963, la revue *Europe Action*, qui recrute tout naturellement son premier lectorat parmi les anciens de Jeune Nation. (Pierre Sidos, encore en prison à l'époque, et fidèle à une conception plus traditionnelle du nationalisme, se verra ainsi privé de ses anciens cadres ¹.) *Europe Action* suscite un grand engouement. Avec sa maison d'édition, sa librairie (Librairie de l'Amitié), et les *Cahiers Universitaires* de la FEN (Fédération des Étudiants Nationalistes), auxquels elle est très liée, la revue réussit à imposer un certain style à la jeunesse de droite (camps-écoles, mystique païenne des racines et du sang, célébration des feux de solstice, etc.).

Europe Action : une certaine idée de l'Europe

Pour beaucoup de Français la sécession de l'Algérie a marqué la fin d'un monde.

Ainsi commence l'éditorial du n° 1 d'*Europe Action*, intitulé « Les Européens ». Dominique Venner y explique que ce monde qui semble finir – la France traditionnelle, la France catholique – était en réalité *déjà* mort :

Derrière une façade inchangée, il y avait le néant. [...] La société traditionnelle est un cadavre refroidi dont les oripeaux sont encore utilisés par les nouveaux maîtres. Tant pis si cela est difficile à entendre, il faut être lucide.

Constat lucide, en effet : la France des années 1950, sous des apparences de santé, est déjà proche de la décomposition (l'athéisme social et l'hédonisme font leur œuvre) ; le christianisme lui-même, attaqué par le progressisme, est dans un état critique. Certes, il en a vu d'autres (dans son chef-d'œuvre *L'Homme éternel*, Chesterton recensait, en 1925, cinq morts historiques du christianisme, toujours suivies de résurrection ²), mais les apparences peuvent faire impression, surtout sur des jeunes gens dont la formation chrétienne a déjà été frelatée (des auteurs

¹ — « Quelques semaines avant de quitter la prison, Venner voit arriver Pierre Sidos, lui aussi "balancé". [...] Avec lui, la persuasion ne suffit pas. L'ancien franciste ne se laisse pas convaincre, d'ailleurs il ne partage pas les analyses de Venner sur les raisons de l'échec et ne comprend pas où il veut en venir quand il lui glisse à l'oreille : "Il faut faire du Lénine en positif." C'est le début d'une mésentente au terme de laquelle, bientôt, les deux hommes ne s'accorderont plus sur rien. » (François CHARPIER, *Génération Occident*, Paris, Seuil, 2005, p. 59.)

² — G. K. CHESTERTON, *L'Homme éternel* [*The Everlasting Man*], traduction d'Antoine Barrois, DMM (53290 Bouère), 2004, p. 269. — Voir texte cité en annexe.

aussi peu catholiques que Teilhard ou Mounier sont à la mode dans les aumôneries). L'épiscopat français a abandonné le combat pour la royauté sociale du Christ (il ne s'oppose pas à la constitution athée de 1958), et toute une partie du clergé favorise impunément la subversion politique et sociale. Un certain nombre de jeunes gens généreux sont tentés de mettre ailleurs leur idéal. Déçus par la France, déçus par l'Église, ils se tournent vers l'Europe. Une Europe dont ils font un absolu, et qu'*Europe Action* définit ainsi, dans son « Dictionnaire du militant » :

EUROPE — Foyer d'une culture en tous points supérieure depuis trois millénaires. Le destin des peuples européens est désormais unique, il impose leur unité politique, reposant sur l'originalité de chaque nation et de chaque province. De même que l'apparition de la Nation française, au XIV^e siècle, était un phénomène nouveau dans l'histoire, de même l'Europe, comme unité politique, sera un phénomène nouveau correspondant à l'évolution du monde. Il sera différent du phénomène national ¹.

Le thème de la supériorité absolue et universelle de l'Europe revient régulièrement dans la revue. En face, et par contraste, il n'y a que des sous-développés (c'est-à-dire des « sous-capables ² ») ou, pire encore, le maléfique « Orient ». On lit, à la définition du mot honneur :

HONNEUR — Mot intraduisible dans les langues non-européennes. Notion incompréhensible pour un oriental, un noir ou un chinois : elle est propre aux peuples d'Europe depuis la Grèce antique. [...] L'éthique de l'honneur est à l'extrême opposé des morales orientales essentiellement utilitaires qui font toujours miroiter récompenses, punitions, dans un monde ou dans l'autre, comme sanction des choix humains. Au contraire, l'éthique de l'honneur est héroïque et anti-utilitaire ; Antigone et Bastien-Thiry savent qu'ils vont mourir, cela ne les arrête pas ³. L'éthique de l'honneur est le pivot de la morale occidentale ou morale du stoïcisme aurélien. [p. 67.]

Est-il besoin de réfuter des jugements si caricaturaux ⁴ ? Erreurs de jeunesse, sans doute ; mais on en retrouve des traces, quarante ans plus tard, dans la *Nouvelle Revue d'Histoire* (NRH).

1 — « Dictionnaire du militant » dans *Europe Action*, n° 5 (mai 1963), numéro spécial intitulé « Qu'est-ce que le nationalisme ? », p. 64.

2 — Voir *Europe Action* n° 5, p. 77 ; *Cahiers d'Europe Action* n° 1 (mai 1964).

3 — Cette mention de Bastien-Thiry, catholique convaincu, mort en égrenant son chapelet, s'apparente à de la récupération. Bastien-Thiry avait un grand sens de l'honneur, mais pas une « éthique de l'honneur », c'est-à-dire une morale centrée sur l'honneur et dominée par lui. Il adhérerait à la morale catholique selon laquelle l'honneur est un bien (important dans la vie sociale), mais pas le bien suprême (sans quoi, l'homme serait dieu, trouvant son bien suprême en lui-même). (NDLR.)

4 — Chacun sait combien la culture japonaise, par exemple, est centrée sur le culte de l'honneur (il existe au moins quatre ou cinq mots, en cette langue, pour exprimer cette notion, et certains d'entre eux – *meiyo*, par exemple – sont d'origine chinoise).

L'antichristianisme d'*Europe Action*

Relativement discret, l'antichristianisme d'*Europe Action* est bien réel. Le « Dictionnaire du militant » définit *a priori* le dogme comme « irréal » :

DOGME — Vérité révélée invariable. Fait appel à la foi, ne doit rien à la pensée positive. Appartenant à un domaine irréal, il entraîne les pires difficultés quand on prétend lui donner une incidence sur le monde réel. Caractéristique des idéologies d'inspiration orientale (déréalisantes) ¹.

Cet antichristianisme est en partie une réaction contre le progressisme. Mais c'est aussi, pour plusieurs rédacteurs, un choix antérieur. Le normand Jean Mabire, déjà fort entiché du paganisme nordique, devient rédacteur en chef d'*Europe Action* en juin 1965 ². Sans intervenir dans la revue, le très antichrétien Pierre Gripari (homosexuel déclaré) adhère à *Europe Action* ³. L'écrivain néopaien Saint-Loup ⁴, collaborateur occasionnel, est présenté comme un véritable maître à penser. Pierre Vial déclarera plus tard à son sujet :

¹ — « Dictionnaire du militant », *Europe Action*, n° 5 (mai 1963), p. 61.

² — D'origine normande, Jean MABIRE est né à Paris le 8 février 1927. Élevé dans un collège catholique, il lance en mars 1949, à 22 ans, le premier numéro de sa revue *Viking*, sous-titrée *Les cahiers de la jeunesse des pays normands*. D'orientation nettement autonomiste, elle insistera tout au long de ses 27 numéros sur l'importance de l'idée nordique dans la personnalité normande. Sans être partisan d'une Algérie arabe, Jean Mabire n'est pas attaché non plus au principe de l'Algérie française. Il ne participe en rien aux activités de l'OAS. Il se retrouve cependant à *Europe Action*, dont il devient rédacteur en chef. Après une carrière de journaliste (notamment à *Minute*, de 1966 à 1972), il se consacre à son activité d'écrivain. Membre du GRECE et du comité de patronage de *Nouvelle École*, il assure à partir d'avril 1990 une chronique littéraire dans *National-Hebdo*. Il décède le 29 mars 2006, à Saint-Malo, après avoir publié une centaine de titres où l'apologie du paganisme côtoie la littérature historique.

³ — Né d'un père grec et d'une mère qui faisait office de « médium », Pierre GRIPARI (1925-1990) reçut une éducation athée. Communiste convaincu jusqu'en 1956, il se rapproche ensuite des milieux nationalistes, en partie par goût de la provocation. Auteur de nombreux livres pour enfants, il multiplie aussi les attaques antichrétiennes et antijuives, notamment dans son petit ouvrage *Le Devoir de blasphème*, que la Nouvelle Droite mettra un grand zèle à rééditer et diffuser.

⁴ — Marc AUGIER (1908-1990), dit SAINT-LOUP, passionné de moto (« Tu feras du droit, mon fils ! – Mais je ferai surtout de la moto, mon père »), de randonnée pédestre (il participe à la fondation des Auberges de jeunesse) et d'alpinisme, engagé d'abord dans le socialisme pacifiste (ami de Léo Lagrange, sous-secrétaire d'État aux sports et aux loisirs du Front populaire), est tout à coup séduit par le nazisme allemand où il voit un retour à la nature et au paganisme européen, en réaction contre la décadence judéo-chrétienne. Partisan déclaré du collaborationnisme, il s'engage en 1941 dans la LVF, puis la Waffen SS française sur le front de l'Est (il publiera à partir de 1963 une trilogie sur cette aventure). Condamné à mort par contumace, il est caché à Paris par les Bénédictins de la rue de la Source, chez qui il finit de rédiger son roman *Face Nord*. La publication de celui-ci (sous le pseudonyme « Saint-Loup » qu'il emploiera désormais) lui permet d'acheter un billet d'avion vers l'Argentine où il se réfugie. Gracié, il revient en France en 1953 et poursuit sa carrière d'écrivain. Chantre de l'effort et du dépassement de soi, du régionalisme et de l'enracinement ethnique, de la nature mais aussi de la motorisation, il réagit par bien des côtés contre la dénaturisation moderne, mais prône une philosophie païenne (le bonheur en ce monde), naturaliste (l'homme n'a pas à se reconnaître pécheur, ni à demander la grâce de Dieu) et explicitement antichrétienne.

Saint-Loup a fait de moi un païen, c'est-à-dire quelqu'un qui sait que le seul véritable enjeu, depuis deux mille ans, est de savoir si l'on appartient aux peuples de la forêt ou à cette tribu de gardiens de chèvres qui, dans le désert, s'est autoproclamée élue d'un dieu bizarre – un « méchant dieu », comme disait l'ami Gripari. J'ai donc à l'égard de Saint-Loup la plus belle et la plus lourde dette. [...] Je fais partie de ceux qui ont découvert le signe éternel de toute vie : la roue toujours tournante du Soleil Invaincu ¹.

De son côté, Dominique Venner raconte ainsi son évolution :

Nous étions nécessairement conduits à une réflexion sur les sources de l'identité européenne. Celle-ci était-elle réductible au christianisme ? L'Église [...] avait elle-même apporté la réponse. Pendant la guerre d'Algérie, à la fin surtout, dans la période cruciale, elle avait choisi son camp, soutenant le plus souvent nos ennemis sans avoir l'air d'y toucher, distillant sournoisement la gangrène du doute et de la culpabilité. Par réaction, nous aspirions à une religion nationale et européenne qui fût l'âme du peuple et non son fourbe démolisseur. L'Église jouait de l'ambiguïté. Aux traditionalistes, elle faisait valoir son empreinte profonde sur l'histoire et la culture européennes. Aux autres, elle rappelait qu'étant universelle, étant la religion de tous les hommes et de chaque homme, elle ne pouvait être la religion spécifique des Européens. Et c'est bien en effet ce qu'enseignait son histoire ².

Qu'un bon nombre de clercs progressistes (entraînés par la subversion communiste) et toute une partie de la hiérarchie (par faiblesse ou connivence) aient été occasion de scandale, personne ne le niera. Mais ce n'est pas « l'Église ». Et le problème est que, dans leur réaction, Venner et ses amis gardent, à leur insu, certains principes progressistes. Ils veulent « une religion nationale et européenne » qui soit « l'âme du peuple » et « la religion spécifique des Européens ». Autrement dit, une religion à but non pas proprement religieux (relier les hommes à Dieu), mais social et culturel (unir entre eux les Européens, exprimer leur âme commune). C'est toujours du progressisme ! Progressisme de droite, certes (au service de l'identité européenne), tandis que Vatican II prône un progressisme de gauche (au service de la fraternité universelle), mais progressisme quand même, c'est-à-dire religion détournée de Dieu, et mise au service de la politique humaine.

La sagesse juge de tout – même des réalités les plus infimes – par les causes les plus hautes, tandis que la bêtise (*stultitia*) juge de tout – même des réalités supérieures – à partir de points de vue inférieurs ³. *Europe Action* veut tout juger par rapport à l'Europe. Ce point de vue permet une certaine sagesse (il est plus sage de juger des réalités humaines par rapport à la civilisation européenne – grande

¹ — Pierre VIAL, le 20 avril 1991. Texte dans le recueil *Rencontre avec Saint-Loup*, publié par l'Association des amis de Saint-Loup, Paris, 1991, p. 148.

² — Dominique VENNER, *Le Cœur rebelle*, p. 152. — Le numéro 37 d'*Europe Action* expliquait déjà habilement à ses lecteurs (au milieu d'un jeu) que « l'Église lutte aujourd'hui contre le nationalisme » pour deux raisons : « elle veut revenir à ses origines » et « [...] elle cherche une clientèle dans le Tiers-Monde ». *Europe Action* n° 37 (janvier 1966), p. 29 et 31.

³ — Voir saint THOMAS, II-II, q. 46.

et noble – que par rapport à la seule économie). Mais il conduit aussi à des inepties, dès qu'on se permet de juger des réalités supérieures (la religion, surtout) à partir d'un point de vue inférieur.

Le simple bon sens suffit à apercevoir que, Dieu étant supérieur aux hommes, la vérité religieuse est indépendante des différentes civilisations. Refuser le catholicisme pour la seule raison que c'est une religion universelle et qu'on veut garder la religion de sa race ou de sa civilisation est à l'évidence un manque de sagesse. Tout Grec l'aurait compris.

Les traditionalistes dont parle Venner sont reconnaissants à l'Église d'avoir engendré et façonné leur patrie terrestre. Jugeant l'arbre à ses fruits, ils voient dans la fécondité du christianisme une des marques de sa véracité. Mais c'est au catholicisme en tant que *vrai* (universellement vrai) qu'ils adhèrent, et non en tant que spécificité européenne. Sinon, ils n'ont pas la foi catholique.

L'anti-philosophie d'*Europe Action*

Après l'antichristianisme, l'*anti-philosophie* revendiquée en toutes lettres :

La réalité unique est le monde de notre expérience sensible ; rien n'existe au-delà de ce que nous pouvons percevoir par le système de nos sens (ou leurs prolongements techniques : par exemple le microscope, prolongement de l'œil) ¹.

C'est le positivisme borné du XIX^e siècle, admis comme un dogme. L'existence des réalités non sensibles (l'âme humaine, Dieu) peut pourtant être prouvée en recourant au principe de causalité (il n'y a pas d'effets sans cause proportionnée) ², et ces démonstrations philosophiques ne font que confirmer les intuitions du sens commun ³. Mais *Europe Action* a, pour sa part, une explication « anthropogéographique » de l'apparition de la métaphysique. Celle-ci, à l'en croire, « n'a pas germé dans n'importe quels cerveaux », elle est apparue dans « une zone très particulière du globe : la zone afro-orientale qui va du Maghreb au golfe de Bengale ». Or « cette zone afro-orientale est la grande zone de métissage de l'ancien continent, pour l'excellente raison qu'elle est située au carrefour des trois races : blanche, jaune et noire » (p. 54-55). La métaphysique est née du choc psychologique que subirent ces métis lors des invasions indo-européennes :

¹ — « Éléments d'anti-philosophie », par Gilles FOURNIER, dans *Europe Action* n° 11 (novembre 1963) p. 53.

² — L'homme peut abstraire des idées du sensible, il peut échapper par sa volonté libre au déterminisme matériel. Il a donc en lui des facultés (intelligence et volonté libre) qui dépassent l'ordre de la matière. Il est animé par un principe de vie indépendant de la matière : une âme spirituelle.

³ — Le simple fait que l'homme puisse – à la différence des animaux – concevoir et souhaiter l'immortalité suffit à indiquer qu'il a une certaine capacité à cette immortalité. De même, avant toute démonstration proprement philosophique de l'existence de Dieu, l'homme perçoit l'ordre du monde et en induit tout naturellement l'existence d'une intelligence supérieure, cause de cet ordre.

L'arrivée des cavaliers aux yeux clairs [...] a dû produire un effet d'étrangeté, qui dépassait la simple terreur guerrière. Une autre humanité surgissait [...]. La défaite n'était pas seulement matérielle. Elle posait d'angoissants problèmes sur la valeur comparée du vainqueur et du vaincu. [p. 56.]

La réflexion métaphysique est « une réponse à cette angoissante question de la moindre valeur des vaincus » :

La « moindre valeur » a été déclarée « apparente », affirmation extrêmement facilitée par la distinction d'un « monde des apparences » et d'un monde transcendantal. Cette acrobatie spéculative annulait magiquement la douloureuse réalité, rassurait le vaincu afro-oriental en le justifiant. Une deuxième échelle de valeurs (que nous appellerons – qu'on nous passe ce jeu de mots – l'échelle de Jacob), était extraite d'un monde imaginaire et opposée à l'échelle des valeurs dont se prévalaient les vainqueurs. [p. 56-57.]

On objectera peut-être que le peuple philosophe par excellence – celui qui établit solidement la métaphysique en tant que science – fut précisément le peuple grec, peuple indo-européen s'il en est. Mais c'est se laisser arrêter pour bien peu.

Les langues des vaincus, les langues chamito-sémitiques, étaient impropres à constituer l'outil capable de façonner ces paralogismes, de les travestir suffisamment pour leur donner l'apparence de bons et solides systèmes philosophiques. La langue d'Homère et d'Héraclite fournit ce cadre linguistique nécessaire [...].

Que les Européens, eux-mêmes, aient prêté la main à cette gigantesque revanche des afro-orientaux, ne doit pas non plus nous surprendre. Pythagoriciens et platoniciens, si friands de mystères égyptiens et syriens, ont été les dignes initiateurs d'une vieille tradition de trahison par bêtise, qui transforme régulièrement les intellectuels blancs en *maquilleurs* de la pensée déréalisante. Il en résulte ces systèmes bâtards, à mi-chemin entre le psychisme magico-religieux et l'esprit scientifique : l'aristotélisme, et son sous-produit, la scolastique thomiste [...]. [p. 57-58.]

Par là s'explique aussi l'idée de l'homme composé d'une âme et d'un corps :

Ce monde, dédoublé en deux mondes, n'est que la projection cosmologique de la duplicité fondamentale du métis, déchiré entre deux hérédités divergentes.

D'ailleurs, avez-vous remarqué combien ces religions venues de l'Orient aiment associer le bien à la lumière, et le mal à l'obscurité ? Assimilation toute naturelle, penseront les naïfs. Pas du tout !

C'est, par-delà une métaphore, un rappel de l'opposition entre la part blanche et la part noire de l'hérédité métisse. [p. 58.]

Faisons grâce à nos lecteurs des autres développements pour en arriver à la conclusion. La métaphysique, « tel un poison subtil, s'est infiltrée dans le corps européen ».

La métaphysique réifiante qui bâtit un « autre monde » avec des abstractions, pour y asservir le monde réel, poursuit son œuvre de destruction. [...] Face à l'assaut afro-asiatique, les Européens ont à tenir un poste de combat, qui n'est certes

pas le moins important. Ils ont à chercher leurs armes dans le positivisme logique, qui est l'antidote de la métaphysique [...]. [p. 60.]

Une note précise que « le représentant le plus remarquable du positivisme logique est, en France, Louis Rougier ». Nous retrouverons bientôt ce personnage, qui est un des principaux maîtres d'Alain de Benoist. Soulignons d'abord que ces « Éléments d'anti-philosophie » ne sont pas un accident dans la collection d'*Europe Action*. Le « Dictionnaire du militant » défend exactement les mêmes conceptions. La métaphysique a droit à une définition de quatre mots, avec un énorme contresens et une faute d'orthographe :

MÉTAPHYSIQUE — Éthymologiquement [sic] = hors du réel ¹.

L'idée d'une loi morale s'imposant de façon universelle à toutes les consciences est un « mythe d'origine orientale », une « arme des adversaires de l'Occident destinée à détruire l'esprit positif, l'énergie et la vitalité des peuples blancs ² ».

On lit de même au mot Liberté :

Les concepts abstraits et les absolus métaphysiques entraînent inéluctablement un totalitarisme uniformisateur : premiers siècles chrétiens, période jacobine, période technocratique capitaliste ou marxiste. [p. 69.]

Au mot Spiritualisme :

SPIRITUALISME — Erreur tout aussi pernicieuse que celle du matérialisme puisqu'elle provient de la fausse distinction dualiste entre le corps et l'esprit. La primauté accordée aux activités mentales sur les activités physiologiques est aussi fausse que la primauté accordée aux fonctions matérielles sur les fonctions spirituelles [...]. [p. 77-78.]

En bref, les militants d'*Europe Action*, constatant que la subversion se réclame parfois de principes absolus et universels, en concluent que *tous* les principes absolus et universels sont à proscrire. Ils rejettent en bloc la métaphysique et la morale pour prôner en tous domaines le pragmatisme. Cette attitude appelle trois remarques :

1. — A force de chercher dans Lénine et Mao les moyens d'être efficaces en politique, les fondateurs de la Nouvelle Droite ont plus ou moins adopté leurs principes (qu'est-ce que le marxisme, sinon le rejet de toute métaphysique et toute morale, le culte de la seule efficacité pratique ?).

2. — Le rejet de la métaphysique et de la morale, en soi contradictoire (c'est déjà une prise de position métaphysique et morale), est, de fait, toujours contredit

¹ — « Dictionnaire du militant », *Europe Action*, n° 5 (mai 1963), p. 71. — La métaphysique est en réalité la science des premiers principes et des premières causes de l'être (tandis que la physique s'intéresse aux causes prochaines, immédiates, des êtres matériels). Son nom vient de ce qu'Aristote en traite « après la physique » (*meta ta phusika*). La préposition grecque *meta* n'a aucunement le sens de « hors de ».

² — *Ibid.*, p. 57 (au mot : « Conscience universelle »). Voir aussi au mot « Individualité ».

en pratique par ceux qui le prônent. Ces gens-là nient la valeur des principes universels et des concepts abstraits, mais, en réalité, en usent autant que quiconque (sans quoi, ils cesseraient tout simplement de penser).

3. — Tout en voulant réagir contre la décadence du monde moderne, *Europe Action* adopte en définitive le relativisme doctrinal et moral qui est la cause même de cette décadence.

— II —

Noyau dur (GRECE) et nébuleuse

Un gramscisme de droite

Les échecs peuvent être féconds. Europe Action était né des désillusions du combat pour l'Algérie française. Le GRECE naît des désillusions du combat électoral des années 1965-1967.

Après la campagne présidentielle de Tixier-Vignancour (décembre 1965), D. Venner a en effet entraîné ses camarades dans les élections législatives de 1967, au sein du Mouvement Nationaliste du Progrès (MNP). C'est un échec. Le mouvement éclate. Nouvelle remise en cause. Cette fois-ci, ce n'est plus chez Lénine que l'on va chercher les solutions, mais chez le communiste juif italien Gramsci¹. Plutôt que la lutte militaire, syndicale ou électorale, ce communiste italien prônait la stratégie de la révolution culturelle, la subversion des valeurs « bourgeoises ». L'insurrection militaire (OAS) et la compétition électorale (MNP) ayant montré leurs limites, les fondateurs de la Nouvelle Droite font le même choix : culture d'abord !

En 1990, le GRECE est ainsi défini par son président, Jacques Marlaud :

Le GRECE est une association à vocation intellectuelle, une société de pensée. Mais qui est aussi plus que cela, car elle a pour finalité la métapolitique, qui consiste, en se référant à ce qu'est l'Europe, à sa culture, à son histoire, son actualité, à acquérir une influence sur la société, à réaliser des publications, à organiser des conférences, qui permettent de mettre en avant certaines idées qui ne sont pas celles de notre époque [...] ².

Interrogé sur le sens du mot « métapolitique », Jacques Marlaud répond en présentant les moyens d'action de la Nouvelle Droite :

¹ — Né en 1891 dans une famille bourgeoise sarde, Antonio GRAMSCI adhère en 1913 au Parti socialiste, fonde le journal *Ordine Nuovo* (1919) et participe à la fondation du Parti communiste italien (1921) dont il devient secrétaire général en janvier 1926. Élu député en 1924, il est arrêté en 1926 et condamné à la déportation deux ans plus tard. Il meurt en 1937. Gramsci encourageait les révolutionnaires à privilégier l'action culturelle sur l'action proprement politique, en pratiquant l'entrisme dans les médias et les institutions éducatives.

² — Jacques MARLAUD interrogé par Helena Pleinert, dans *Synergies européennes*, décembre 1990.

La métapolitique est une forme d'action, qui est politique si l'on veut mais pas au sens où l'entendent les politiciens. Je veux dire par là que c'est une vision des choses qui considère que la société a plusieurs dimensions : une dimension politique, une dimension de société civile qui comprend l'économie entre autres, une dimension intellectuelle et culturelle qui est trop souvent négligée alors qu'elle précède la politique dans la mesure où toute politique s'inscrit dans une vision du monde. Or la vision du monde actuelle ne nous convient pas. Donc nous pensons, au GRECE, qu'il faut changer les mentalités pour que la politique change. En pratique, cela consiste à se consacrer à des recherches, à organiser, comme nous le faisons dans certains domaines, un laboratoire de recherches. Cette recherche tous azimuts va de l'histoire à la littérature en passant par la sociologie et toutes les autres sciences humaines. Nous nous efforçons de *relire* et de *réécrire* la conception du monde européen. Bien sûr, nous cherchons à donner publicité à nos recherches.

L'idée fondatrice du GRECE est donc celle du combat culturel : un « gramscisme de droite ». Fondé en 1968, le groupe comprend beaucoup d'anciens d'*Europe Action* : Alain de Benoist, Dominique Venner (sous le pseudonyme de Julien Lebel), Jean Mabire, François d'Orcival (qui fera carrière dans le groupe de presse de Raymond Bourguine : *Valeurs actuelles* et *Spectacle du monde*), Jean-Claude Valla¹ et Pierre Vial². On y aperçoit aussi un universitaire qu'il convient de présenter : Louis Rougier.

Louis Rougier, maître à penser du GRECE

Le GRECE, c'est essentiellement Alain de Benoist (*le* penseur de la Nouvelle Droite). Mais Benoist a lui-même subi diverses influences (Montherlant, Nietzsche³, etc.) parmi lesquelles celles de Rougier fut prépondérante. On peut

1 — Jean-Claude VALLA, né en 1944 à Roanne, est responsable de la Fédération des étudiants nationalistes de Lyon, de 1962 à 1965. Collaborateur d'*Europe Action* et des *Cahiers universitaires*, il mènera ensuite une carrière de journaliste (*Valeurs actuelles*, *Déetective*, *Magazine Hebdo*, *Le Choc du mois*, etc.). Cofondateur du GRECE, il en sera secrétaire général de 1973 à 1978, en même temps que rédacteur en chef d'*Éléments* (revue du GRECE) et gérant des éditions Copernic. Il démissionne de ces trois activités en 1978 pour devenir le premier rédacteur en chef du *Figaro-Magazine*, que fonde alors Louis Pauwels. Écarté en 1980 après la grande campagne de presse contre la Nouvelle Droite, il s'occupe alors du lancement de *Magazine Hebdo*, puis de *La Lettre de Magazine Hebdo*.

2 — Pierre VIAL, historien, né à Lyon en 1942, membre de Jeune Nation dès 1958, fait partie des fondateurs du Parti Nationaliste en 1959, des comités Europe-Action en 1963 et du GRECE au printemps 1968. Il en devient secrétaire général entre 1978 et 1984. Enseignant en histoire médiévale à l'université Lyon III, il est aussi directeur de la revue *Éléments* et gérant des éditions Copernic. Membre du Front National depuis 1988, il exerce une forte influence sur la jeunesse du FN, notamment par l'association *Terre et peuple* (résolument païenne). Partisan de Bruno Mégret et du MNR en 1998, il le quitte en 2001 pour se rapprocher du FN.

3 — En exergue à son livre *Comment peut-on être païen ?* Alain de Benoist cite cette imprécation de Nietzsche : « Je condamne le christianisme, j'élève contre l'Église chrétienne l'accusation la plus terrible qu'accusateur ait jamais prononcée. Elle est pour moi la pire des corruptions concevables. [...] La corruption de l'Église chrétienne n'a rien épargné, elle a fait

même dire que, s'il n'en fut pas le meneur (il a 79 ans lors de sa fondation), le véritable inspirateur du GRECE fut, avant Alain de Benoist, le philosophe antichrétien Louis Rougier (1889-1982) ¹. Membre du comité de patronage de la revue *Nouvelle École*, il est l'objet d'un véritable culte de la part d'Alain de Benoist, qui s'emploie activement à la réédition de ses œuvres, préfaçant personnellement trois d'entre elles ².

Les raisons de cet engouement restent assez mystérieuses. Rougier a certes une bonne plume, et un style persuasif. Sa mise à l'écart pour raisons politiques dut également le rendre sympathique aux fondateurs de la Nouvelle Droite ³. Mais pour qui creuse un peu, il est évident qu'il ne brilla ni par la pénétration philosophique, ni par l'exactitude historique, ni par la probité intellectuelle ⁴.

La pensée de Rougier peut être résumée en deux *a priori*. En philosophie, c'est le rejet *a priori* de toute réalité dépassant notre expérience sensible (*empirisme*) ; en religion, le rejet *a priori* de toute réalité surnaturelle (*naturalisme*).

— En philosophie, Rougier nie tout simplement que la raison humaine soit capable d'atteindre des vérités universelles. Il consacre sa thèse de doctorat à cette négation ⁵. Les principes de la logique sont, à ses yeux, arbitraires, purement conventionnels, sans aucune valeur absolue.

de toute valeur une non-valeur, de toute vérité un mensonge, de toute sincérité une bassesse d'âme. [...] J'appelle le christianisme l'unique grande malédiction. »

¹ — *Europe Action* se référait déjà volontiers à Louis Rougier (n° 11, p. 60 ; n° 31-32, p. 3, 10 et dernière de couverture ; n° 34, p. 6 ; n° 42, p. 19 ; n° 43-44, p. 40 ; n° 47, p. 43, etc.).

² — Dans l'ordre : 1) *Le Conflit du christianisme primitif et de la civilisation antique* (Paris, GRECE, 1974) ; 2) *La Mystique démocratique, ses origines, ses illusions* (Paris, Le Labyrinthe, 1983) et Paris, Albatros, 1984 ; 3) *Celse contre les chrétiens* (Paris, Le Labyrinthe, 1997). — Le 5 avril 1979, Alain de Benoist et Louis Pauwels organisent une soirée en son honneur, pour son 90^e anniversaire.

³ — En octobre 1940, Louis Rougier fut envoyé à Londres comme émissaire du Maréchal Pétain, en vue de conclure un accord secret avec Churchill. Réfugié ensuite aux États-Unis (où il obtint une bourse de la fondation Rockefeller), il commit, à la « Libération », l'impardonnable erreur de ne se lier ni aux gaullistes ni aux communistes, et, pire encore, de tenter de justifier ses liens avec le gouvernement de Vichy. Exclu pour cette raison de l'Éducation Nationale, il retrouva une chaire de philosophie scientifique à Caen en 1955.

⁴ — Rougier a d'ailleurs touché à beaucoup trop de choses pour exceller vraiment en l'une d'elles. Outre la logique, l'épistémologie, la physique, la géométrie, l'anti-métaphysique et l'antichristianisme, Rougier se voulut aussi un maître en économie (il fut à la fin des années 1930, avec le soutien de la fondation Rockefeller, l'apôtre ardent d'un néolibéralisme économique), en diplomatie, et en histoire. Il reprit la thèse de Gibbon sur le meurtre dont serait coupable le christianisme : celui de l'Empire romain. Thèse aujourd'hui abandonnée par tous les historiens sérieux, même dans la mouvance de la Nouvelle Droite (Venner, peu suspect de bienveillance envers le christianisme, le reconnaît dans son *Histoire et tradition des Européens*).

⁵ — Louis ROUGIER, *Les Paralogismes du Rationalisme. Essai sur la théorie de la connaissance* (thèse de doctorat ès lettres), 1920. Pour Rougier, la raison ne serait que « la somme des opinions moyennes et des préjugés universellement accrédités [...] la généralisation de l'empirisme journalier, la totalisation du savoir courant composé de plus de crédulité, de préventions et d'erreurs, que de lumière, de sagesse et de vérité » (p. 465). — Louis Rougier sera le seul membre français du Cercle de Vienne (*Wiener Kreis*) : un groupe de philosophes,

Rougier raisonne ainsi contre la raison, employant sa logique à nier la logique : c'est proprement un suicide intellectuel. Malheureusement – comme certaines jeunes filles qui font mine de mettre fin à leurs jours pour attirer l'attention – ce genre de sophistes ratent toujours leur suicide. Ils font entendre un tonitruant coup de feu, censé abattre définitivement la raison, la logique et toute espèce de certitude. On les croit définitivement réduits au silence. Et ils réapparaissent aussitôt, l'argument aux lèvres, plus décidés que jamais à imposer leurs convictions. En réalité, c'est à leurs adversaires et à eux seuls qu'ils prétendent interdire de raisonner. Toute apologétique chrétienne, toute défense de la loi morale naturelle est par eux disqualifiée d'avance, puisque prétendant énoncer une vérité universelle. Mais ils continuent, eux, à raisonner de plus belle.

— En matière religieuse, Rougier raisonne d'autant plus qu'il s'est découvert une vocation d'apologiste antichrétien ¹. Il lance en 1926 une collection intitulée *Les Maîtres de la pensée antichrétienne*. Il l'inaugure par un ouvrage sur Celse, qui prétend reconstituer les écrits du polémiste païen du II^e siècle ². L'ouvrage fait aujourd'hui autorité dans les milieux de la Nouvelle Droite – mais dans ceux-ci seulement, car on regrette ailleurs sa tendance à simplifier le texte, à le compléter arbitrairement par des transitions introuvables dans l'original, et, surtout, à insérer dans un travail censé être scientifique des jugements dont la partialité confine au grotesque. De Celse, Rougier affirme ainsi :

Son érudition est celle d'un docteur de l'Église. Origène, le plus grand érudit chrétien, s'étonne d'avoir autant de choses à apprendre de lui. [p. 230.]

qui, autour de Moritz Schlick, tente de développer, à partir des années 1920, une philosophie de la science séparée de toute considération métaphysique.

¹ — Rougier a aussi été accusé d'antisémitisme. Ses défenseurs rétorquent que deux des trois femmes avec lesquelles il partagea successivement sa vie étaient juives (la première : Annette Falk, et la troisième, Lucy Herzker). Et de fait, c'est bien au christianisme qu'il en a : « Certes, Yahvé, le dieu solitaire du Sinaï, le dieu farouche des déserts d'Arabie, était un dieu autoritaire, exclusif et jaloux, dénonçant les autres dieux comme faux dieux et ordonnant à ses fidèles de lapider leurs fils et leurs frères coupables d'idolâtrie. Mais ce fanatisme resta longtemps confiné dans les limites de la race. Yahvé est bien le dieu universel, puisqu'il est le vrai dieu, mais le peuple d'Israël le monopolise en vertu d'une Alliance passée avec lui, qui seule concerne le peuple juif. En ouvrant indistinctement le Royaume de Dieu aux Gentils comme aux Juifs, aux Barbares comme aux Hellènes, le christianisme s'est donné pour vocation de convertir la terre sans distinction de races, ni de nationalités ; il est entré ainsi en conflit avec toutes les religions, tous les mystères et toutes les sagesse autres que lui. Il a étendu au monde entier l'intolérance qu'il tenait de ses origines. » Louis ROUGIER, *Le Conflit du christianisme primitif et de la civilisation antique*, Paris, Copernic, 1977, p. 58.

² — Louis ROUGIER, *Celse ou le conflit de la civilisation antique et du christianisme primitif*, Paris, 1926. L'ouvrage a été réédité en 1977 par les éditions Copernic (Paris), dont Alain de Benoist, Jean-Claude Valla et Pierre Vial étaient alors les principaux actionnaires.

La réalité est strictement contraire : Celse ne connaît que très partiellement la Bible, et Origène déplore qu'il ait si peu pénétré dans l'intelligence du christianisme ¹. Mais Rougier est aveuglé par la passion.

Autre contribution de Louis Rougier au combat antichrétien : un gros volume de 800 pages intitulé *La Scolastique et le thomisme* ². La thèse en est simple : saint Thomas a trahi Aristote et cela manifeste l'impossibilité de concilier la foi et la raison. L'ouvrage cite abondamment les Pères de l'Église, les philosophes arabes, les auteurs scolastiques, etc., références à l'appui. Mais c'est une érudition en trompe-l'œil. Rougier s'est contenté de copier par paragraphes entiers (voire par pages entières) les ouvrages de spécialistes. La chose a été méthodiquement prouvée par le P. Théry, dans la *Revue des jeunes*, produisant côte à côte le texte de Rougier et celui des auteurs copiés.

Nous avons achevé la lecture de l'étude de Rougier sur l'averroïsme juif.

Qu'y a-t-il d'original dans ce travail ? Il y a trois phrases dont je n'ai pas retrouvé le modèle. Tout le reste est copié textuellement ou démarqué. C'est *Le Système du monde* de Duhem que M. Rougier a transcrit.

Je demande si vraiment, dans les questions historiques, on peut prendre M. Rougier au sérieux ³.

Ce dossier, déjà accablant, a encore été complété par divers lecteurs de la *Revue des jeunes* qui découvrent, à leur tour, d'autres pages copiées mot à mot par Rougier, ou à peine démarquées ⁴. Sur les 800 pages de son ouvrage, l'apport personnel de Louis Rougier se limite finalement à peu de choses.

Et ce peu de choses pose encore problème. Car autant les passages empruntés de droite ou de gauche donnent à l'ensemble un aspect de science et de sérieux (quoique Rougier ait commis quelques erreurs de copie), autant le travail propre de l'auteur, dépouillé des plumes du paon ⁵, respire l'incompétence et la précipitation.

Le professeur Mansion, de l'université de Louvain, y relevait :

une moisson incroyable de passages traduits à contresens, de textes allégués à faux, d'arguments interprétés sans égard au contexte, de termes techniques confondus les uns avec les autres ou définis de façon arbitraire et en opposition

1 — Voir P. LABRIOLLE, *La Réaction païenne* et Hubert GUILLOTTE, « Valeur critique du procès actuel contre le christianisme », dans *Vu de haut* (Actes du colloque tenu à l'Institut universitaire Saint-Pie X, à Paris, le 19 avril 1980), Escuroles, Fideliter, 1981, p. 47-53.

2 — Louis ROUGIER, *La Scolastique et le thomisme*, Paris, Gauthier-Villars, 1925.

3 — P. G. THÉRY O.P. « M. Rougier et la critique historique. — III. M. Rougier et l'averroïsme juif », *La Revue des jeunes* 1927, t. 1, p. 398 (25 février 1927).

4 — Les pages sur Duns Scot sont composées d'extraits du livre de Landry – sans qu'ils soient présentés comme tels. Dans la question de la Trinité, Rougier a copié (toujours sans le dire) le P. de Régnon ; en d'autres questions, et toujours de la même manière, il a copié le P. Lebreton, M. Tixeront, le P. Hugon, l'abbé Mahieu, le P. Mandonnet, M. Vigouroux, M. Michalsky, L. Gauthier, etc. — Voir *La Revue des jeunes* 1927, t. 1, p. 133-148 (25 janvier 1927), p. 262-278 (10 février 1927), p. 384-398 (25 février 1927), et t. 2, p. 424-448 (25 mai 1927).

5 — Voir la fable de LA FONTAINE « Le Geai paré des plumes du Paon » (*Fables*, IV, 9).

formelle avec les définitions d'Aristote. Et tout cela se trouve amené pêle-mêle, avec une négligence stupéfiante, les textes d'importance secondaire maltraités tout autant que ceux qu'on pourrait croire accommodés pour les besoins de la thèse à démontrer ¹.

Le P. d'Alès notait de son côté :

Je ne veux pas insister sur la barbarie des textes grecs et les incorrections de tout genre. Pour parler de l'Écriture et des Pères, M. Rougier manque de la plus élémentaire préparation ².

Pour répondre, Rougier mit en avant quelques appréciations louangeuses du prêtre apostat moderniste Loisy ou du rationaliste Guignebert. Il prétendit en outre que ces critiques n'atteignaient que la forme et non le fond de son œuvre. Mais ce fond était tout aussi consternant, comme F.X. Maquart, A. Mansion, B. de Solages et plusieurs autres universitaires prirent la peine de le démontrer en détail ³. En définitive, la partie la plus forte de l'ouvrage reste celle où Rougier, fidèle à son option philosophique fondamentale, multiplie les arguties logiques contre ce qu'il nomme la « mentalité réaliste » – c'est-à-dire, entre autres, contre la croyance à la valeur de la logique ! On y trouve une véritable habileté dialectique, mais prisonnière d'un système qui s'autoréfute. Le simple bon sens suffit pour écarter d'un revers de main de telles chicaneries, sans même daigner les considérer ⁴. Alain de Benoist, malheureusement, s'y laisse engluier. Il récusera certains des choix de Louis Rougier (notamment son libéralisme économique et

1 — A. MANSION, *Bulletin thomiste*, janvier 1927, p. [15-16].

2 — P. D'ALÈS, *Recherches en Sciences Religieuses*, février 1926, p. 79.

3 — « [Ses prétendues preuves], nous les avons vues une à une se dissiper comme des bulles de savon qui éclatent à l'air » conclut F.X. MAQUART, qui note par ailleurs : « M. Rougier n'a oublié de prouver qu'une chose, la seule qui importait à la question » (*Revue thomiste* 1926, p. 366). Voir aussi *Revue thomiste* 1927, p. 317-333, 383-404, 473-495. — En 1967, Rougier publia néanmoins chez Pauvert (sous le titre *Une faillite, la scolastique*) un petit résumé de son livre de 1925, sans prendre la peine de répondre aux objections qu'on lui avait faites, ni même d'actualiser ses travaux. Le résultat est affligeant. « Il conjoint une fausse clarté et un étalage de pseudo-érudition, dans la pire tradition des aide-mémoire du baccalauréat », notait Louis Jugnet, qui ajoutait : « Rougier montre, tout au long de son livre, qu'il ne comprend rigoureusement rien aux termes scolastiques qu'il manipule impudemment. [...] Il va au hasard dans un univers mental qui lui est totalement étranger. Il ne saisit pas la signification de l'idée d'être, il confond continuellement les thèses de logique et d'ontologie, il "nage" dans la théorie des distinctions (réelle ou de raison) et, d'une manière générale, il ne sait jamais relier exactement comme il faut les divers "binômes" de la métaphysique aristotélicienne et scolastique. [...] Quant à la célèbre distinction entre essence et existence, dans laquelle il voit à juste titre la thèse fondamentale de la métaphysique thomiste, il la noie constamment sous les plus ineptes arguties nominalistes, dont le moindre manuel scolastique fait facilement justice (p. 113 et 115, un modèle d'incompréhension). » (*Itinéraires* n° 115, juillet-août 1967, p. 218-221).

4 — Tout le monde n'est pas philosophe. Le logicien devra, certes, s'atteler à démontrer en détail les sophismes niant la valeur de la raison (F. WARRAIN s'est ainsi attaqué à ceux de Rougier, dans la *Revue thomiste* 1930, p. 374-400). Mais le non-philosophe n'a pas besoin de distinguer précisément où est l'erreur pour constater que ces théories nominalistes sont absurdes, et contredisent le plus élémentaire bon sens. Il est donc fondé à les écarter résolument, sans autres formes de procès.

sa sympathie pour les États-Unis), mais en gardera le pire : l'anti-métaphysique et l'antichristianisme.

1979 : « L'été de la Nouvelle Droite »

Si l'été chaud de 1976 a été en France, médiatiquement, celui de Mgr Lefebvre, l'été 1979 est « l'été de la Nouvelle Droite ».

Dix ans après sa fondation, le GRECE est au sommet de sa puissance. Il a su se doter successivement d'une revue, *Nouvelle École* (1968), d'un trimestriel, *Éléments pour la civilisation européenne* (1973), d'une revue doctrinale *Études et recherches* (1974), d'un groupe d'inspiration scout, Europe-jeunesse (1975), d'une maison d'édition, Copernic (1976). Divers clubs de réflexion relaient sa propagande (Nation Armée, Groupe d'études pour une nouvelle éducation, etc.), tandis que sa stratégie de pénétration dans les médias se révèle payante : outre son influence dans le groupe Bourguine (*Valeurs actuelles*, *Spectacle du monde*), il accède en 1978 à une tribune d'importance par le biais du *Figaro-Magazine* fondé par l'un de ses sympathisants, Louis Pauwels ¹.

C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. *Le Monde* lance une campagne de presse contre la Nouvelle Droite (et contre le *Figaro-Magazine*), à l'été 1979. Chassés du *Figaro Magazine*, les néo-droitiers perdent une bataille, mais pas la guerre. Ils espèrent encore profiter du choc causé par l'élection de François Mitterrand en 1981 (la gauche socialo-communiste accède au pouvoir) pour imposer leurs idées à toute la droite.

Mais survient alors, à partir de 1983, la percée politique du Front National. Par ailleurs, Louis Rougier est mort, le 14 octobre 1982. Une page se tourne pour la Nouvelle Droite.

Le GRECE est rattrapé par la politique

Le GRECE, qui avait fui la politique proprement dite, est rattrapé par elle. Beaucoup de ses cadres (re)découvrent que la vie électorale peut avoir ses charmes et se rapprochent du FN. Pierre Vial, secrétaire général du GRECE, interdit la double appartenance. Métapolitique d'abord ! Hélas ! Les défections se multiplient et Vial finit par succomber lui-même à la tentation. Le 25 mars 1991, il démissionne du GRECE, invitant « à quitter la chapelle idéologique marginalisée et fière de l'être [le GRECE] pour [...] être une force d'impulsion donnant une armature idéologique à un mouvement populiste [le FN] ». Symbole expressif : l'ancien local du GRECE à Lyon (place du Change) devient, en septembre 1991, une permanence du Front National.

¹ — Sur Louis PAUWELS (1920-1997), voir le *Sel de la terre* 56, p. 120-121.

D'autres ruptures contribuent à l'éclatement de la Nouvelle Droite : Christian Bouchet, spécialiste du sataniste Aleister Crowley, et passionné par tout ce qui touche à l'occultisme, quitte le GRECE en 1985 pour fonder un pôle nationaliste-révolutionnaire ¹ ; Guillaume Faye ² part à radio Skyrock avant de se rapprocher de Pierre Vial ; Robert Steuckers fonde le courant *Synergies européennes*. La Nouvelle Droite est désormais une nébuleuse plus qu'un mouvement bien défini. Alain de Benoist reste le maître incontesté du noyau dur – le GRECE et son réseau – mais celui-ci se réduit, et les autres composantes lui échappent de plus en plus. Sa propre pensée évolue d'ailleurs : il demande la suppression du clivage droite-gauche ³ et fonde dans ce but la revue *Krisis*, en 1988. Il y accueille des signatures de gauche telles Régis Debray, Jacques Julliard, Pierre-André Taguieff. A partir de 1998, Alain de Benoist se rapproche ouvertement des positions altermondialistes : il professe désormais, outre l'anti-américanisme, un écologisme de bon aloi. Il s'emploie à étendre son audience chez les universitaires européens et fréquente divers colloques organisés à l'étranger.

1999 : Le Manifeste de la Nouvelle Droite

Pour maintenir son influence, le GRECE éprouve le besoin de définir publiquement ses positions. Alain de Benoist et son adjoint Charles Champetier publient en février 1999 un Manifeste de la Nouvelle Droite (intitulé « La Nouvelle Droite de l'an 2000 »), dans le n° 94 de la revue trimestrielle *Éléments*.

— PHILOSOPHIQUEMENT, la Nouvelle Droite – fidèle à Rougier – se réclame d'abord de l'agnosticisme : l'homme ne peut pas atteindre avec certitude des vérités métaphysiques (au-delà de la physique) :

¹ — Né en 1955, grand lecteur de Julius Evola, Bouchet récuse le terme de « sataniste », affirmant ne croire ni en Dieu ni en diable. Mais il croit en l'occultisme qu'il pratique fort activement à travers diverses sectes plus farfelues et plus perverses les unes que les autres.

² — Membre du GRECE à l'apogée de sa puissance (années 1980), Guillaume FAYE est, par son amoralisme absolu, le type même des fruits de la Nouvelle Droite. Né en 1949, diplômé en histoire et sciences politiques avant d'être maître-assistant en sexologie à la faculté de Besançon, il collabore à toutes sortes de publications depuis *Valeurs actuelles* jusqu'à *L'Écho des savanes* en passant par les publications proprement Nouvelle Droite (*Éléments*, *Nouvelle École*, *Études et recherches*), le *Figaro-Magazine*, *Paris-Match*, et *VSD*. Reconverti en « Skyman » (spécialiste des canulars radiophoniques à la radio Skyrock) dans les années 1990 (il affirme aussi avoir joué dans des films pornographiques), il revient à la politique à la fin des années 1990 et publie divers pamphlets contre l'immigration, largement diffusés dans les milieux nationalistes. En 2004, une polémique relayée par Serge de BEKETCH l'accuse d'être un agent provocateur (voir : *Le Libre Journal de la France Courtoise*, n°321, du 24 avril 2004 : « Guillaume Faye à notre micro caché : "Moati paie mieux que le porno" »). Il n'en continue pas moins sa collaboration à *Terre et peuple* (de Pierre Vial).

³ — Lors du colloque du GRECE de mai 1992, A. de BENOIST, qui se trouve avec des membres du PCF, déclare : « Il faut abandonner le clivage droite-gauche et lui préférer l'image d'un centre et d'une périphérie. Le premier (le centre) étant constitué par l'idéologie dominante, la seconde (la périphérie) regroupant tous ceux qui n'acceptent pas cette idéologie. »

Nous nous bâtissons historiquement et culturellement sur la base des présupposés de notre constitution biologique, qui sont la limite de notre humanité. L'au-delà de cette limite peut être nommé Dieu, cosmos, néant ou Être : la question du « pourquoi » n'y fait plus sens, car ce qui est au-delà des limites humaines est par définition impensable¹.

De l'au-delà, on ne peut donc rien savoir. Ou plutôt : les catholiques (ici visés) ne peuvent rien savoir. Car la Nouvelle Droite, elle, *sait* malgré tout. Après avoir banni la métaphysique, elle prône sans complexe une position métaphysique tout à fait caractérisée : le panthéisme. C'est toujours dans le *Manifeste* :

La Nouvelle Droite rejette la distinction absolue entre l'être créé et l'être increé².

La contradiction est ainsi solidement établie à la base même de l'édifice. Les choses ont le mérite d'être claires³.

— POLITIQUEMENT, la Nouvelle Droite combat le cosmopolitisme et l'égalitarisme (démocratisme, socialisme, communisme). Elle ne défend cependant pas les entités politiques actuellement existantes (les nations), mais veut leur substituer un fédéralisme européen et régionaliste (ce qui favorise, en pratique, les desseins mondialistes⁴). Elle prône une sorte d'aristocratie, mais sans la vision chrétienne qui donne aux élites plus de devoirs que de droits. Enfin son « anti-communisme » n'hésite pas à adopter les principes d'idéologues communistes, à côtoyer leurs disciples et à les faire écrire dans ses revues.

— MORALEMENT, la Nouvelle Droite est pour la plus grande liberté. Elle affirme « le droit à l'avortement » :

La ND n'hésite pas à souhaiter que la différence des sexes s'inscrive dans la sphère publique et à affirmer des droits spécifiquement féminins (droit à la virginité, droit à la maternité, droit à l'avortement)⁵.

Le panthéisme aboutit chez beaucoup au culte du corps, nommé « santé érotique ». Les illustrations impudiques, érotiques, voire pornographiques, fleurissent régulièrement dans *Nouvelle École* ou *Éléments*. Dans un entretien accordé à *La Nef*, en mai 1992, Alain de Benoist déclare :

Mon approche diffère certainement de la vôtre en matière de morale sexuelle. Sur l'érotisme, qui est l'une des dimensions spécifiques de l'existence humaine

¹ — *Manifeste*, p. 14.

² — *Manifeste*, p. 18.

³ — Dominique VENNÉ, qui est loin d'approuver toutes les évolutions d'Alain de Benoist, soulignera discrètement dans le numéro 29 de la *Nouvelle Revue d'Histoire* (mars-avril 2007, p. 66) que ce nominaliste déclaré « témoigne d'une évidente virtuosité à manier abstractions et généralités ». Autre contradiction évidente.

⁴ — Cette remarque n'enlève rien à la justesse de quelques analyses sur le centralisme excessif de la monarchie d'Ancien Régime, le rôle des corps intermédiaires ou la nocivité du jacobinisme.

⁵ — *Manifeste*, p. 20.

(l'une de celles en tout cas qui nous distinguent des animaux), je ne vois dans l'enseignement de l'Église que des jugements négatifs.

Le fait que la sexualité a une finalité bien précise (la transmission de la vie) et que les civilisations humaines sont fortes et vivaces dans la mesure où cette finalité est respectée semble avoir échappé au génial penseur de la Nouvelle Droite. De même le fait que l'humanité est « déséquilibrée à l'endroit du sexe » (Chesterton), et qu'elle ne peut vivre de façon simplement raisonnable sans réprimer fortement ses attractions en ce domaine. Quant au fait que la chasteté favorise la contemplation des vérités supérieures (tandis que la luxure obscurcit l'esprit), inutile d'en parler à Alain de Benoist puisqu'il nie l'existence même de celles-ci.

La théorie du pansexualisme est développée par Guillaume Faye dans un article intitulé *Principes païens de la sexualité*¹ :

Dans une conception païenne de la société – à la fois libertaire et souveraine, conviviale et régaliennne, animée par le principe de plaisir comme par la volonté de puissance – tout peut coexister de manière organique et polythéiste : l'ascèse sexuelle, le libertinage, l'esprit de jouissance, la déviance, l'homosexualité, le saphisme, la sublimation, l'esthétisme. Chacune de ces attitudes correspond à une fonction, à un ordre, normé par des codes rigoureux [...]. Prendre position pour une pan-sexualité – pour une omniprésence du sexe – c'est opérer un retour vers une conception vitaliste de la société [...]. Le plaisir est païen, le plaisir est frère de la volonté de puissance. Gardons-nous de le condamner.

— CULTURELLEMENT, les théoriciens de la Nouvelle Droite s'opposent à la Modernité, mais au sens que lui donnent Guénon et Évo-la, et parce qu'elle est cause, selon eux, de la disparition des traditions plusieurs fois millénaires des « grandes civilisations » païennes. La Modernité, disent-ils, c'est le nihilisme, et le nihilisme, c'est « le rationalisme issu du christianisme ». Leur *tradition* n'est évidemment pas la Tradition catholique, mais plutôt celle des éditions Pardès (chez qui Alain de Benoist a dirigé une collection intitulée : *Révolution conservatrice*)².

— RELIGIEUSEMENT, enfin, la Nouvelle Droite travaille à restaurer le paganisme ou le naturalisme dans la société : « Je considère le paganisme comme la clef de voûte de cette révolution culturelle que veut réaliser notre courant de pensée » écrit Pierre Vial³. L'apologie du paganisme est partout dans les écrits

¹ — Article paru dans le n° 2 de *Études et recherches* (1983), repris dans un ouvrage intitulé : *Sexe et idéologie*, Le Labyrinthe, Paris, 1986. De son côté, Michel MARMIN vante le cinéma pornographique dans un article intitulé, « Il faut prendre la pornographie très au sérieux », dans *Éléments*, n° 122, automne 2006, p. 16.

² — Pardès est spécialisé dans la littérature occultiste et sataniste. Les titres du catalogue sont suffisamment parlants : Kabbale, Arts divinatoires, Rose-Croix, Shivaïsme, Astrologie, Astrologie chinoise, Graal, Astrologie médicale, Astrologie énergétique, Chamanisme, Symboles, Magie runique, Hypnose, Cathares, Occultisme, Envôtement, etc.

³ — Pierre VIAL, *Études et Recherches*, n° 5, 1987.

d'Alain de Benoist, avec son corollaire qu'est l'antichristianisme¹. Deux phrases résumant cette haine du Christ et de son Église :

— [...] La christianisation de l'Europe, l'intégration du christianisme au système mental européen, fut l'événement le plus désastreux de toute l'histoire advenue à ce jour – la catastrophe au sens propre du terme².

— Le dieu des chrétiens est mort, mais son cadavre n'en finit pas de se répandre ; sous des noms les plus divers, les valeurs chrétiennes ont tout infecté³.

Quels sont les motifs de cette haine du christianisme ? Il n'est pas facile d'en faire une liste exhaustive – et encore moins un exposé cohérent –, car, en définitive, tous les maux de la planète lui sont imputés. Le communisme, le socialisme, l'égalitarisme en sont les fils, mais également l'impérialisme américain, le scientisme et le rationalisme (quoique l'Église ait aussi été obscurantiste, antiscientifique et irrationnelle). L'intolérance qui a mis le monde à feu et à sang depuis 2000 ans (persécutions, guerres de religions, guerres idéologiques du XX^e siècle) a la religion chrétienne pour mère, mais la pensée des Lumières vient aussi (du moins dans ses aspects négatifs) du « carcan de la scolastique médiévale », ainsi que le nihilisme. L'industrialisme contemporain est le fruit du « désenchantement du monde » produit par le christianisme ; pourtant, personne n'a été plus incapable que le christianisme de s'adapter au monde moderne (les échecs successifs de la droite politique, en France, depuis plus d'un siècle, s'expliquent par le « pli *clérical* et passiste qu'elle avait reçu au berceau de la contre-révolution⁴ »). « La morale du péché, la culpabilisation du corps et des sens, la condamnation de l'amour charnel ont arraché pendant plusieurs siècles beaucoup de femmes et d'hommes d'Occident aux formes les plus innocentes et les plus accessibles du bonheur » ; cependant, il n'y a « rien de plus chrétien » que la pornographie. *Et cetera*.

Les défauts du christianisme

On pense irrésistiblement au récit que Chesterton a fait, dans *Orthodoxy*, de sa conversion au christianisme⁵. « Païen à douze ans et agnostique complet à

1 — Voir Olivier MOOS, *Le discours antichrétien des intellectuels de la Nouvelle Droite*, mémoire de licence, Université de Fribourg, 2003, 130 p. — Voir aussi : « Le droit au blasphème », *Éléments*, n° 66, (automne 1989). De son côté, le trimestriel *Réfléchir et Agir*, n° 24 (automne 2006) publie son dossier sur le thème : *Le poison chrétien. Premier germe historique et philosophique de notre décadence*.

2 — « La religion de l'Europe », *Éléments* n° 36, automne 1980, p. 5.

3 — *Éléments*, n° 36, automne 1980, p. 2. Éditorial de Robert DE HERTE (pseudonyme d'Alain DE BENOIST).

4 — Dominique VENNÉ, *Le Siècle de 1914*, Paris, Pygmalion, 2006, p. 352. Plusieurs des traits ici évoqués viennent des pages 344-354 de cet ouvrage. — Voir aussi, dans *Le Sel de la terre* 46, p. 201-210 la recension de l'ouvrage *Histoire et tradition des Européens* du même Dominique Venner.

5 — G. K. CHESTERTON, *Orthodoxy* (1908), ch. VI, *The paradoxes of christianity*.

seize », il est troublé dans son incroyance par la lecture de la littérature antichrétienne :

Lisant et relisant tous les exposés sur ce sujet faits par des non-chrétiens ou des antichrétiens, de Huxley à Bradlaugh, une lente et terrible impression grandit graduellement mais très nettement dans mon esprit, impression que le christianisme devait être une chose très extraordinaire. Car non seulement (comme je le comprenais) le christianisme avait les vices les plus flagrants, mais il avait apparemment un talent mystique pour combiner les vices qui semblaient incompatibles. Il était attaqué de toutes parts, et pour toutes sortes de raisons contradictoires. Un rationaliste n'avait pas plus tôt démontré qu'il était nettement trop à l'est qu'un autre démontrait de façon tout aussi évidente qu'il était beaucoup trop à l'ouest. J'étais à peine revenu de mon indignation devant sa forme angulaire et agressive qu'on me sollicitait à nouveau pour remarquer et condamner sa rondeur sensuelle et amollissante.

Chesterton donne toute une série d'exemples, d'autant plus suggestifs qu'on les retrouve à peu près tous sous la plume des actuels penseurs néo-droitiers (ce qui prouve, accessoirement, que leur argumentaire n'est guère nouveau) :

— Le bréviaire de l'antichristianisme prouve en son premier chapitre que le christianisme est une doctrine essentiellement pessimiste, qui prive l'homme des joies de la vie et l'enferme dans des craintes morbides. Mais le second chapitre dénonce le dangereux optimisme du même christianisme, sa fallacieuse croyance à la bonté divine, son imprudent abandon à la providence, qui déresponsabilisent les êtres humains, les installant mentalement dans une sorte de nurserie peinte en rose.

— De même, le christianisme débilite les mœurs et les caractères, abolit toute virilité, transformant l'homme en un mouton résigné, incapable de résistance. Mais « je tournai la page de mon manuel agnostique, et mon cerveau se retourna en même temps ». Car à sa monstrueuse passivité, le christianisme joint une monstrueuse agressivité. Il est la source de toutes les guerres, il a inondé le monde de sang. Les mêmes auteurs qui ont dénoncé, pêle-mêle, le paradoxe évangélique de l'autre joue, la non-résistance des monastères face aux barbares, le manque de pugnacité de saint Édouard le Confesseur et le pacifisme supposé des premiers chrétiens – toutes preuves évidentes de l'avachissement physique et moral causé par le christianisme –, fustigent ensuite l'intransigeance des Pères de l'Église, l'intolérance des inquisiteurs, la violence des Croisés, la vaillance de saint Louis et la virulence des guerres de religions dont tous les crimes réunis (tant catholiques que protestants) sont à porter, bien sûr, au passif du christianisme.

— On assure que le christianisme, trop particulier, lié à une race et un tempérament propre, ne saurait convenir aux peuples d'Asie ou d'Afrique, dont la mentalité et la culture sont si différents des nôtres. Mais on soutient en même temps qu'il n'a rien de transcendant ni d'original ; sa morale n'est guère que

l'expression du bon sens universel, qu'on trouve tout aussi bien chez Confucius : rien qui soit digne d'une révélation divine. Et cependant cette même morale est par ailleurs dénoncée comme complètement dépassée.

— Les femmes auraient été, depuis saint Paul, mésestimées par la hiérarchie ecclésiastique. Mais ceux mêmes qui portent cette accusation raillent l'Église de ce qu'on n'y trouve « que des femmes » (critique qui présuppose, bien sûr, une grande estime de la gent féminine).

— L'austérité du christianisme, ses jeûnes et ses abstinences, l'habit râpé et rapiécé de ses moines, le sac, la cendre et le cilice, les macérations pratiquées par les saints font aussi partie du dossier d'accusation. Cette religion est évidemment trop rigide. Mais on ne manque pas de lui reprocher en même temps sa pompe et son triomphalisme, ses ornements de pourpre et ses calices d'or massif. Cette religion trop terne est aussi trop colorée.

On pourrait multiplier les exemples, et Chesterton le fait (il cite un de ses amis libres penseurs qui, dans la même conversation, reprocha au christianisme son mépris des juifs, et au Christ d'être un juif). Il explique ensuite la vraie portée de son énumération :

[...] Je veux maintenant être parfaitement honnête. Je n'ai pas conclu que ces attaques contre le christianisme étaient entièrement fausses. J'ai seulement conclu que si le christianisme était faux, il était vraiment le comble de la fausseté. Il peut arriver que des défauts opposés affectent en même temps un même objet, mais cet objet doit être vraiment étrange et singulier. Il y a des hommes qui sont à la fois avares et prodigues, mais ils sont rares. Il y a des hommes à la fois sensuels et ascétiques, mais ils sont rares. Si vraiment il existe un être qui soit atteint de cet ensemble dément de défauts opposés – simultanément pacifiste et assoiffé de sang, outrageusement fastueux et misérablement déguenillé, austère et m'as-tu-vu, myogine et refuge inconséquent de toutes les femmes, solennellement pessimiste et naïvement optimiste – si donc ce mal existait, il y aurait vraiment en lui quelque chose de tout à fait suprême et unique. [...] A une corruption aussi exceptionnelle [...], la seule explication qui me venait à l'esprit était que le christianisme ne venait pas du tout du ciel, mais bien de l'enfer. Réellement, si Jésus de Nazareth n'était pas le Christ, il était l'Antéchrist.

C'est alors que, en un moment tranquille, une étrange pensée me frappa comme un silencieux coup de foudre. Une tout autre explication me venait soudain à l'esprit. Supposez que nous entendions des hommes décrire un inconnu. Supposez que nous soyons très intrigués d'entendre certains dire qu'il est trop petit, et d'autres qu'il est trop grand ; quelques-uns lui reprocher d'être trop gros, d'autres se plaindre de sa minceur excessive ; les uns estimer qu'il est trop brun, d'autres trop blond. Une explication serait (comme on l'a déjà dit) qu'il soit vraiment très bizarre. Mais il y a une autre explication. Il serait comme il faut. Les hommes excessivement grands l'estimeraient petit. Les très petits l'estimeraient grand [...].

Peut-être, en définitive, cette chose extraordinaire est-elle tout simplement la chose ordinaire ; tout au moins la chose normale, le centre. Peut-être, après tout,

est-ce le christianisme qui est sain, et tous ses contradicteurs qui sont malades – de différentes manières.

J'ai testé la valeur de cette idée en me demandant s'il y aurait, chez certains des accusateurs, quelque chose de morbide qui puisse expliquer l'accusation. Je fus effrayé de constater que cette clé entraînait dans une serrure [...].

Et cette clé, effectivement, trouve une serrure dans la Nouvelle Droite – une serrure large comme une faille, et dont il faut dire un mot.

La grande faille de la Nouvelle Droite

Il n'est pas besoin de réfléchir longtemps pour comprendre que les critiques portées contre la morale chrétienne viennent plus facilement de l'appétit de jouissance que d'une réflexion rigoureuse sur les principes éthiques (« On est libre penseur pour être libre faiseur », disait Mgr Gaume). Toute une partie de la Nouvelle Droite peut être jugée par là.

Mais il est chez elle un défaut plus radical encore. Sa grande faille est le vice que seul le christianisme peut réellement guérir : l'orgueil ¹. Il suffit d'un coup d'œil à son programme pour s'en convaincre. Dans une excellente synthèse, Arnaud de Lassus le résume ainsi :

En religion, la Nouvelle Droite diffuse : paganisme, panthéisme, thèse du christianisme-poison.

En philosophie : nominalisme et philosophie du devenir.

En science : évolution généralisée, théorie du surhomme.

En morale : volonté de puissance.

En politique : refus de l'individualisme libéral, de l'idéologie égalitaire de 1789, du nationalisme jacobin, de la société marchande. Pour une société « traditionnelle » fondée sur le paganisme et la bio-politique (écrasement des plus faibles) ².

L'orgueil de la Nouvelle Droite, c'est d'abord le refus de se reconnaître dépendant et pécheur – redevable de ses actes envers le souverain Créateur, tenu de regretter ses fautes et de lui en demander pardon ³. Rien ne lui répugne davantage. L'idée même de péché, de repentir, de contrition, de pénitence l'indispose (et, évidemment, elle confond ces notions chrétiennes avec leur caricature moderne : la repentance humanitaire, et l'auto-dénigrement occidental). Les néo-droitiers qui veulent un certain idéal se réfèrent à l'éthique de l'honneur, au stoï-

¹ — « La sagesse humaine nous apprend à cacher notre orgueil ; la religion seule le détruit » aimait dire la reine Marie LESZCZYŃSKA (citée par Liévain B. PROYART dans sa *Vie de Marie Leszczyńska, reine de France*, Paris, Sicre, 2002 (1^e éd., 1794), p. 162.

² — Arnaud DE LASSUS, « La Nouvelle Droite et sa pénétration en milieu traditionnel », *Lecture et Tradition*, n° 333, novembre 2004, p. 16-17.

³ — L'essence de l'orgueil, c'est le refus de se soumettre à Dieu, enseigne saint Thomas (II-II, q. 162, a. 5). « Le principe de l'orgueil de l'homme, c'est d'abandonner le Seigneur » (Si 10, 12). — Saint Thomas cite aussi, dans l'article 6, cette sentence de Boèce : « Tous les vices fuient loin de Dieu, mais seul l'orgueil s'oppose à Dieu ».

cisme, au refus grec de la démesure – mais, en définitive, ne se reconnaissent jamais d'autre juge moral qu'eux-mêmes.

D'où peut venir une telle attitude ? Pas de l'intelligence, qui tend de soi dans la direction opposée (il est évident qu'il ne saurait y avoir de loi sans législateur, et il saute aux yeux que l'homme est soumis, de par sa nature même, à des lois morales dont il n'est pas l'auteur). C'est dans la volonté qu'est le problème. Une révolte contre l'autorité de Dieu, un refus de s'abaisser devant lui gisent en son fond, conséquences du péché originel (« Vous serez comme Dieu, jugeant du bien et du mal » avait dit le tentateur ¹ ; et saint Thomas enseigne que l'essence du péché originel – cet état de péché dans lequel, désormais, naissent tous les hommes – est « la privation de cette justice par laquelle la volonté demeurerait soumise à Dieu ² »).

Le paradoxe est qu'il n'y a sans doute pas de dogme auquel la Nouvelle Droite soit plus opposée que celui du péché originel !

Une Nouvelle Droite éclatée, mais toujours active

Le Manifeste de l'an 2000 n'a guère enrayé le processus d'éclatement, même si la GRECE garde un rôle central. Son congrès de 2002 (*Comment être rebelle au XXI^e siècle ?*) rassemble encore les anciens d'*Europe Action* : Jean-Claude Valla, Jean Mabire, Dominique Venner et Pierre Vial, malgré leurs divergences. Tous les courants de la Nouvelle Droite y sont représentés, depuis le chantre de la pédophilie Gabriel Matzneff ³, jusqu'aux auteurs « chrétiens » (lisez : ésotériques) Arnaud Guyot-Jeannin et Luc-Olivier d'Algange, en passant par le pornographe Gérard Zwang, l'éditeur serbe Vladimir Dimitrijevic (*L'Âge d'Homme*), les païens « croyants » Jean Mabire, Pierre Vial, Jacques Marlaud, les païens « non croyants » Alain de Benoist, Charles Champetier et Emmanuel Lévy. Mais ce genre de rassemblement ne peut cacher une division grandissante (et inévitable, puisque la Nouvelle Droite est bâtie sur une contradiction fondamentale).

La question importante est cependant la suivante : cet éclatement nuit-il vraiment à la diffusion des idées de la Nouvelle Droite ?

L'objectif de cette dernière n'est pas d'occuper les lieux de pouvoirs (économique, administratif, militaire), mais les lieux d'influence, où se façonne l'opinion publique (médias, universités, structures éditoriales, revues et publications historiques). Son premier but est de réinsérer la pensée néopaienne dans le débat culturel, condition préalable à la conquête du pouvoir politique.

¹ — Gn 3, 5. — Voir saint Thomas d'Aquin, II-II, q. 163, a. 1 : « Le premier péché de l'homme fut-il de l'orgueil ? »

² — I-II, q. 82, a. 3.

³ — « L'écrivain Gabriel Matzneff, apôtre de la pédophilie, n'hésite pas à exposer sa sexualité "plurielle" avec adolescentes et jeunes garçons, aussi bien dans ses livres que sur son site internet. » (Jacques VILLEMONAIS et Christian LAGRAVE, *Lectures françaises*, n° 591-592, juillet-août 2006, p. 6.)

Dans la poursuite de cet objectif, une action décentralisée, multiforme et même pluraliste n'est-elle pas, en définitive, plus efficace que la propagande assez vite repérable d'une grosse structure monolithique ?

Moyens d'action de la Nouvelle Droite

Depuis sa fondation, la Nouvelle Droite s'est employée à lancer des groupes de travail (*Études et Recherche*) qui se réunissent régulièrement. A Paris, ce furent des cercles d'études à destination de HEC, IEP, des cadres, des lycéens... Le GRECE a toujours eu des relais dans les universités (Lyon III surtout) mais aussi à Sciences-Po (Aix, Paris, Bordeaux). En province, des cercles existent aussi, proches des facultés de Droit.

En dehors du GRECE, différents mouvements de tendance « identitaire », divers groupes national-révolutionnaires (plus ou moins liés à Christian Bouchet), le mouvement « Terre et peuple » de Pierre Vial contribuent à diffuser les idées néo-droitières. Outre le militantisme proprement politique, diverses activités culturelles très orientées leur permettent de recruter : camps-écoles ; raids ; soirées solstices avec veillées, feux de camp, concerts (Wagner) ; visites de musée ou de sites (celtes et gaulois, culte solaire...) ; week-ends à thèmes...

La Nouvelle Droite a aussi ses maisons d'édition : Le Labyrinthe, Déterna, Avatar, Auda Isarn, Dualpha, L'Age d'Homme, les éditions du Lore... qui ont pignon sur rue avec la librairie *Primatice* à Paris et qui diffusent sur internet. Elle s'active auprès des étudiants, surtout en droit, avec publications, parfois éphémères : livres, cahiers, fiches doctrinales, petites revues¹... Les réseaux d'influence fonctionnent aussi avec plusieurs clubs de pensée (comme le Cercle Ernest Renan à Paris). Des liens ont été tissés avec les membres de la revue *Politica Hermetica* dirigée par Émile Poulat.

Les revues liées au GRECE, *Nouvelle École*, *Éléments*, *Krisis*, sont concurrencées par des magazines de style moins académique (et au paganisme encore plus virulent), tel *Réfléchir et agir*. Mais la Nouvelle Droite exerce aussi une influence « douce » sur beaucoup de titres de la presse nationaliste, travaillant lentement à une transformation insidieuse.

La page littéraire ou celle qui présente *les Livres à lire* est souvent entre les mains des néopaiens. *Valeurs actuelles*, *Rivarol*, *Spectacle du monde*, *Le Choc du Mois*, *Monde et Vie*², *National Hebdo*³ subissent, malheureusement, ce genre d'influence.

1 — A titre d'exemple, voir la revue estudiantine éditée par le mouvement *Renaissance* (84300 Cavaillon) où sont intervenus Élisabeth GUIGOU, Dominique VENNÉ et Paul-Marie COÛTEAUX sur le thème : *Où va la France ?* (n° 4, août 2001).

2 — Jean-Luc MAXENCE critique littéraire à *Monde et Vie* est psychanalyste (membre d'honneur de l'Association Européenne de Psychanalyse), auteur d'une dizaine d'ouvrages dont plusieurs ésotériques. Il dirige également un laboratoire d'édition poétique, *Le Nouvel Athanor*, et une revue, *Les Cahiers du Sens*. Ses derniers ouvrages, peu recommandables, sont : *Jung et l'avenir de la Franc-maçonnerie* (Dervy, 2004) ; *L'Égrégore, L'énergie psychique collective* (Dervy, 2003) ; *René Guénon, le philosophe invisible* (Presses de la Renaissance, 2001) ; *Anthologie*

Quant à la diffusion sur les ondes, c'est principalement Radio-Courtoisie qui se fait l'écho sonore des idéologues de la Nouvelle Droite. A titre d'exemple, le seul Alain de Benoist est passé au moins dix-huit fois sur cette radio depuis l'an 2000 (invité successivement par François de Sainte-Marie, Anne Brassié, Xavier Van Lierde, Jean-Gilles Malliarakis, Emmanuel Ratier...).

Et puis, indépendante du « noyau dur » de la Nouvelle Droite, et adepte d'une stratégie douce (à l'opposé des composantes les plus extrémistes de la nébuleuse), n'y a-t-il pas la NRH (*Nouvelle Revue d'Histoire*) ?

— III —

La NRH est-elle de « Nouvelle Droite » ?

Sympathique par bien des côtés, très bien conçue et présentée, fréquemment recommandée même par des journaux catholiques ¹, la NRH lutte en plusieurs domaines contre l'« historiquement correct », rend compte des nouvelles publications et donne régulièrement la parole aux meilleurs historiens (dont plusieurs sont catholiques). Notre propos n'est aucunement de nier ses qualités, ni son intérêt.

La question est de savoir si la NRH ne diffuse pas à côté, doucement mais régulièrement, les idées de la Nouvelle Droite.

Trois tendances lourdes de la NRH

Trois tendances fondamentales apparaissent à la lecture de la NRH :

1. — Exaltation permanente de l'Europe.
2. — Insistance appuyée sur ce qui caractérise la civilisation européenne, assortie d'une critique régulière de « l'universalisme » qui méconnaîtrait les diffé-

de la poésie mystique contemporaine (Presses de la Renaissance, 1999). Dans *Monde et Vie*, il n'hésite pas à faire connaître des auteurs ésotériques comme Jean Biès ou Michel Cazenave.

³ — Les choses étaient par trop évidentes dans *National Hebdo*, puisque Jean MABIRE rédigeait la page *Que lire ?* — Le chroniqueur littéraire de *Rivarol*, P.L. MOUDENC est notoirement favorable aux idées néopaiennes. Il ne tarit pas d'éloges sur les éditions Pardès. Ainsi, écrit-il : « La collection *Qui suis-je* des éditions Pardès a des mérites qui valent d'être soulignés. A commencer par une constante qualité d'écriture et le sérieux de la documentation. Avec cela, une iconographie toujours bien choisie et une liberté de ton et d'esprit tout à fait réjouissante. Pas de langue de bois, pas de soumission aux impératifs de la pensée unique. Chacun des ouvrages offre ainsi, sous une forme ramassée, l'essentiel de ce qu'il faut savoir d'un auteur abordé le plus souvent sous un angle original » (*Rivarol*, n° 2751, 17 février 2006, p. 11). Parmi ces auteurs se trouvent les sulfureux Crowley, Évola, Guénon, Gurdjieff, Heidegger, David-Neel, Nietzsche, Saint-Martin, Kardec, Steiner, Boehme, Papus...

¹ — Voir par exemple *Présent* des 17 janvier et 27 février 2007.

rences essentielles séparant les diverses civilisations (toutefois les différences de civilisation à l'intérieur de l'Europe – tant dans l'espace que dans le temps – sont systématiquement atténuées).

3. — Évocation quasi-incantatoire des racines païennes de cette Europe, alors que la civilisation chrétienne est tout simplement niée (tous ses éléments positifs sont, un par un, présentés comme d'origine païenne).

On note aussi quelques attaques directement antichrétiennes. Mais ces trois tendances contribuent par elles-mêmes, indépendamment même de toute hostilité au christianisme, à attaquer la foi. Voyons cela.

1. — Exaltation de l'Europe

Le nom de l'Europe revient sans cesse dans la NRH, systématiquement associé à tout ce qui peut susciter l'admiration et l'enthousiasme (la nation, en revanche est souvent oubliée ou mise au second plan). Ce parti pris a des conséquences politiques¹, mais aussi religieuses. Les nations européennes sont en effet les fruits politiques de l'Église. Elles prouvent de façon concrète sa fécondité bienfaisante, son respect de la diversité, sa force civilisatrice. Oublier ces nations, leur naissance, leur développement, leur civilisation *propre*, c'est gommer sans en avoir l'air toute une part des bienfaits sociaux du christianisme. (C'est aussi, finalement, s'attacher à une Europe plus mythique que réelle, comme on le verra plus tard.)

2. — Les Européens et les autres

L'insistance de la NRH sur ce qui spécifie la civilisation européenne est parfois aussi caricaturale que celle d'*Europe Action* :

Habités à regarder le monde avec leurs propres yeux, les Occidentaux imaginent que l'amour est universel. Ils sont donc surpris, scandalisés ou émoustillés, à l'occasion de voyages en Asie ou en Afrique, de découvrir sans les comprendre des mœurs sexuelles sans rapport avec le sentiment ou la passion unissant le couple d'Hector et Andromaque ou celui de Tristan et Iseut. Un couple, c'est-à-dire deux personnes qui se sont unies, est invention européenne depuis toujours, indépendamment du mariage qui est une institution sociale. Ailleurs, on ignore le couple amoureux, tandis que règne une robuste sexualité, assez souvent échan-

1 — La nation – qui demeure, en principe, le critère ordinaire du jugement politique – est aujourd'hui attaquée de tout côté par les forces subversives (« Le verrou qui doit sauter, c'est la nation », déclarait E. de Rothschild dans le magazine *Entreprise* du 18 juillet 1970, p. 64). Dans ce contexte, l'habitude de considérer l'histoire – et l'actualité – du seul point de vue européen risque de favoriser la prééminence politique de l'Europe sur les nations. — Certes, une perspective européenne est *aussi* utile, et il ne s'agit pas de s'enfermer dans une vision bornée de l'histoire nationale (à la Bainville). Mais il ne faudrait pas passer d'un extrême à l'autre.

giste. En Afrique ou en Asie, l'individu n'existe pas hors du groupe. La sexualité n'y est entachée d'aucun interdit, ce qui explique par exemple la prostitution des filles nubiles organisée par les familles sans que personne ne songe à mal. Cela signifie que, contrairement à l'appétit sexuel, l'amour n'est pas universel. C'est un fait de culture strictement localisé, comme le sont l'épopée, la tragédie ou le roman, autres manifestations de la tradition européenne [...] ¹.

Ces généralisations caricaturales ne sont pas gratuites : elles servent à prouver que la civilisation européenne (« boréenne » aime dire Venner ²) est radicalement différente de toutes les autres. Cette différence est *essentielle*, car « les grandes civilisations reposent sur des traditions multimillénaires, *imperméables entre elles* ³ ».

Les civilisations sont irréductibles les unes aux autres. Ce sont des personnes ayant leur destin. Dans l'espace, elles s'étendent au-delà des limites des États et des nations. Réalités de longue durée, elles survivent aux bouleversements politiques, économiques ou religieux. Elles dépassent en longévité les autres réalités collectives. Elles ont l'éternité pour elles. Il en est ainsi de la civilisation européenne, en dépit de ce qui la défigure aujourd'hui et des menaces qui l'assaillent ⁴.

En revanche, les différences à l'intérieur de la civilisation européenne (entre Grecs et Celtes, par exemple) sont, elles, purement *accidentelles* :

Ce n'est qu'après la dispersion des peuples indo-européens [...] que ceux-ci connaîtront des évolutions différentes [...]. Deux mille ans et plus sous le soleil sec de la mer Égée ont nécessairement façonné le mode de vie, l'idée que l'on se fait des choses et le style décoratif autrement que les forêts nimbées de brume de l'Europe continentale et septentrionale. De ces différences sont nées la culture grecque et la culture celte [...]. En apparence, elles sont étrangères l'une à l'autre, alors que ce sont *deux manifestations contrastées d'une même tradition* [...] ⁵.

Les mauvais élèves risquent, bien sûr, de demander pourquoi les différences intra-européennes sont nécessairement *accidentelles* tandis que les autres sont *essentielles*. Pourquoi par exemple les Anglais, dotés d'un flegme si surprenant, d'un humour si particulier, d'une alimentation si exotique et d'une littérature si originale (car, même si ces genres ont aujourd'hui envahi le monde entier, le roman policier, la science-fiction, la littérature fantastique sont, à l'origine, des spé-

1 — Dominique VENNÉ, NRH n° 14 (septembre-octobre 2004), p. 63. — Voir aussi n° 1 (juillet-août 2002), p. 50 ; n° 7 (juillet-août 2003), p. 58-59 ; n° 21 (novembre-décembre 2005), p. 5 (sur l'épopée : « Le culte du héros sacrifié à sa propre gloire ne se rencontre dans aucune tradition littéraire d'autres grandes cultures »).

2 — « Il est vrai que le qualificatif "européen" peut sembler équivoque. J'ai donc suggéré comme équivalent "boréen", qui se rapporte à la croyance antique de nos origines hyperboréennes. Pour les Grecs, Borée était le vent du Nord qui avait sauvé Athènes en détruisant une flotte perse à l'époque des guerres médiques. » (Dominique VENNÉ, NRH n° 7, p. 59.)

3 — Pauline LECOMTE recensant l'ouvrage de Dominique Venner [*Histoire et tradition des Européens*] dans NRH n° 11 (mars-avril 2004), p. 52.

4 — Dominique VENNÉ, NRH n° 7, p. 5.

5 — Dominique VENNÉ, NRH n° 21, p. 5.

cialités anglo-saxonnes), pourquoi donc ces Britanniques ne posséderaient-ils pas une tradition spécifique ?

En sens contraire, pourquoi les civilisations européenne et africaine, par exemple, ne seraient-elles pas, elles aussi, « deux manifestations contrastées d'une même tradition » – la tradition primitive commune à toute l'humanité –, dont la différenciation progressive s'expliquerait – après la séparation des langues à Babel – par la diversité des climats, des conditions de vie et des expériences depuis plusieurs millénaires ?

Ces mauvais élèves n'ont pas compris qu'ils mettent ainsi en cause un *principe*, et même un axiome (indémontrable par définition). Ils s'en prennent à la base même de la méthode « traditionniste » :

La méthode « traditionniste » (néologisme qui évite toute confusion avec le « vieux » traditionalisme) consiste à déceler dans la masse des faits et des documents ce qui appartient à la tradition boréenne, en écartant l'accessoire et le contingent. Avec son concept de tradition, l'auteur [Venner] propose une clef d'interprétation qui s'applique aussi bien à l'histoire qu'au présent ¹.

Dominique Venner écrit :

Qu'elles soient politiques, sociales ou même religieuses, les formes sont vouées à se faner, tandis que perdue sous divers masques l'essence d'un peuple ou d'une culture. Mais comme on est d'emblée plus attentif aux apparences, il faut cultiver en soi un autre regard, celui du « traditionnisme » pour distinguer la permanence de l'essentiel ².

Ce « regard » est tout simplement un *a priori* : certaines différences de tempérament, de goût et d'habitudes seraient, on ne sait trop pourquoi, essentielles (celles qui séparent les différentes races ou civilisations), tandis que toutes les autres sont accidentelles (par exemple celles qui séparent, dans la même civilisation, les différents peuples, les diverses classes sociales ou les générations successives). Pour Venner, l'essentiel, chez les hommes, n'est pas la nature humaine (qui est même niée ³) mais l'identité conférée par la civilisation. Il existe une nature « boréenne », une nature chinoise, une nature sémite et une nature hindoue, qui demeurent de façon stable dans les individus et les générations successives, malgré les changements superficiels :

Les grandes civilisations ne sont pas des régions sur une planète, ce sont des planètes différentes. Comme les autres civilisations, celle de la Chine, de l'Inde ou de l'Orient sémitique, la nôtre est d'origine immémoriale. Elle plonge loin dans la

1 — Pauline LECOMTE recensant l'ouvrage de Dominique Venner [*Histoire et tradition des Européens*] dans NRH n° 11, p. 52.

2 — Dominique VENNER, NRH n° 10 (janvier-février 2004), p. 5.

3 — « L'auteur ne croit guère à l'universalité de la nature humaine. Pour lui, cette fiction est à ranger au rayon des idées périmées issues des Lumières. [...] Si les hommes n'existent qu'à travers leur culture, c'est la confirmation que l'homme universel, sans appartenance, fils de sa seule raison, est une chimère. » (Pauline LECOMTE recensant Dominique Venner [*Histoire et tradition des Européens*] dans NRH n° 11, p. 52.)

Préhistoire. Elle repose sur une tradition spécifique qui traverse le temps sous des apparences changeantes. Elle est faite de valeurs spirituelles qui structurent nos comportements et nourrissent nos représentations ¹.

On ne sait plus trop, à vrai dire, si l'on est encore en histoire, ou bien en psychologie, en métaphysique, voire en théologie. Venner écrit que la tradition « se survit mystérieusement dans notre inconscient comme une rivière souterraine ² », ce qui semble renvoyer à la psychanalyse. Mais ces civilisations qui existeraient *a priori*, comme des principes intemporels et quasi nécessaires, ont un côté platonicien qui surprend chez un auteur qu'on croyait, jusque là, plutôt nominaliste. Surtout, on ne voit guère de moyen de relier de façon adéquate ces idées au réel. La tradition « boréenne » réclame un acte de foi, comme la Tradition catholique, mais avec la grande différence que le catholique sait à *qui* et *pourquoi* il croit, tandis que la supposée tradition boréenne n'a pas d'origine connue, et que ses promoteurs refusent le seul être (Dieu) qui pourrait rendre compte de son existence. On en revient, en fait, à la mythologie.

« Ethnodifférencialisme »

Un mot résume toute cette vision des choses : *ethnodifférencialisme*. Le terme a été forgé par les intellectuels du GRECE pour se défendre de l'accusation de racisme. On se souvient que, pour *Europe Action*, l'Europe était le « foyer d'une culture en tous points supérieure ». Une telle affirmation passe très mal aujourd'hui. Pour se concilier le « politiquement correct », les néo-droitiers ont donc changé d'angle d'attaque : ils défendent la civilisation européenne, uniquement en tant que c'est *la leur*, et en supprimant tout jugement de valeur. Toutes les civilisations se valent, que chacun reste chez soi. Laissez-nous l'Antiquité gréco-romaine, qui nous parle, à nous Européens, même si elle n'a aucune valeur universelle. Chaque civilisation a son génie propre.

On est à l'opposé de la vision chrétienne de l'histoire selon laquelle la sagesse grecque dans l'ordre artistique et intellectuel, l'empire romain dans l'ordre juridique et politique, ont une valeur *universelle*, et ont été suscités par Dieu pour préparer l'incarnation du Sauveur.

Mais on est aussi à l'opposé du simple bon sens ³.

1 — NRH n° 4 (janvier-février 2003), p. 7.

2 — Dominique VENNER, NRH n° 7, p. 58. — Voir aussi NRH n° 11, p. 49 : « Portée au cinéma, la trilogie de Tolkien réveille dans l'inconscient de millions de spectateurs les mythes boréens qui y sommeillent. » — Même thème dans *Le Choc du mois* n° 7 (décembre 2006), sur l'« inconscient collectif » européen.

3 — Tous les peuples ont des caractéristiques particulières (qualités et défauts) qui leur permettent d'exceller dans un domaine ou dans un autre (la Grèce antique dans la réflexion philosophique, par exemple). Refuser par principe qu'une civilisation puisse en surpasser une autre dans tel ou tel domaine, c'est renoncer à tout critère universel de jugement, et donc à tout jugement de valeur, *même à l'intérieur* d'une civilisation donnée (comment distinguer l'échec de la réussite sinon selon des critères universels ?) La position de la Nouvelle Droite est, là encore, fondamentalement absurde.

Contre l'« universalisme »

Conséquence pratique de la négation de la nature humaine, la négation de la loi morale naturelle revient comme un refrain :

Les hommes n'existent que par ce qui les distingue : clan, lignée, histoire, culture, civilisation. Il n'y a pas de réponse universelle aux questions de l'existence et du comportement. Chaque civilisation a sa vérité et ses dieux, tous respectables tant qu'ils ne nous menacent pas. Chaque civilisation apporte ses réponses sans lesquelles les individus, hommes ou femmes, privés d'identité et de modèles, sont précipités dans un trouble sans fond. Comme les plantes, les hommes ne peuvent se passer de racines. Il appartient à chacun de retrouver les siennes ¹.

L'ennemi, c'est l'« universalisme ». En fait, la NRH amalgame sous ce nom deux doctrines très différentes :

- l'idéologie des Droits de l'homme,
- l'affirmation d'une loi morale naturelle ou d'une religion universelle.

La NRH a grandement raison de critiquer l'idéologie des Droits de l'homme (qui tend effectivement à détruire tout enracinement familial et national), mais elle a tort de l'attaquer sous l'angle de l'« universalisme ». La nocivité des « Droits de l'homme » vient d'abord de leur *individualisme* (l'individu y est roi, et même dieu, libéré par principe de toute dette envers son Créateur, ses parents et la société). C'est cet individualisme qui détruit les diverses communautés. Les ambitions universelles de cette idéologie contribuent à en augmenter les dégâts, mais elles n'en sont pas l'erreur fondamentale.

Uniformisation réductrice ?

Les principes universels, lorsqu'ils sont vrais et bien compris, ne nuisent pas à l'identité individuelle ². La définition universelle du cercle et d'un certain nombre de ses propriétés (rapport de la circonférence au rayon, etc.) n'empêche aucunement les cercles concrets d'être tous différents quant à la taille, la couleur, le support, etc. Les lois universelles de la nutrition ne nuisent nullement à la diversité gastronomique. De même, l'existence de quelques principes moraux valables toujours et partout (résumés dans le Décalogue) n'implique pas l'uniformi-

¹ — D. VENNÉ, NRH n° 24 (mai-juin 2006), p. 30 (voir aussi la conclusion du dernier ouvrage de D. VENNÉ, *Le Siècle de 1914*, Paris, Pygmalion, 2006, p. 403-404 ; et encore NRH n° 12 [mai-juin 2004], p. 15 ; NRH n° 4, p. 7 ; etc.) — On note que le rejet de l'« universalisme » (déjà contradictoire en soi, puisque affirmé comme un principe universel) est ici lié à toute une collection de règles de vie présentées comme universellement valables : les hommes ont besoin d'identité et de racines, de modèles, etc. Le même article affirme : « A la différence des autres mammifères, les hommes ont besoin de donner du sens à leur vie. Ils en ont besoin autant que de pain ». Autrement dit, D. Venner est bien obligé d'admettre l'existence d'une certaine loi morale universelle s'imposant à tous les hommes.

² — « L'erreur majeure de la pensée de Venner, et à travers lui celle de la droite néopaienne, réside dans l'opposition, totalement factice, entre universalité et identité » note judicieusement Charles-Henri D'ANDIGNÉ dans la revue (conciliaire) *Liberté politique*, n° 20, deuxième trimestre 2002 (« La Nouvelle droite ou la révolte des apparences »).

sation mondiale des lois et des coutumes. Saint Thomas distingue parfaitement, dans sa *Somme théologique*, la loi *naturelle* (à valeur universelle) et la loi *humaine* « réalisable selon la nature et la coutume du pays, adaptée au temps et au lieu ¹ ». Il explique par ailleurs, au sujet de la loi naturelle elle-même :

Dans les sciences spéculatives, la vérité est identique pour tous, tant dans les principes que dans les conclusions. [...] Dans le domaine de l'action, au contraire, la vérité ou la rectitude pratique n'est pas la même pour tous dans les applications particulières, mais uniquement dans les principes généraux [...]. Par exemple, il est vrai et droit aux yeux de tous que l'on agisse selon la raison. De ce principe il s'ensuit comme une conclusion propre qu'il faut rendre ce qu'on a reçu en dépôt. Et ceci est vrai dans la plupart des cas ; mais il peut se faire qu'en certains cas il devienne nuisible et par conséquent déraisonnable de restituer un dépôt : par exemple si quelqu'un le réclame en vue de combattre la patrie. Et ici, plus on descend dans les détails, plus les exceptions se multiplient ².

Le danger ne réside donc pas dans les principes universels en tant que tels, mais dans la façon dont ils sont atteints, maniés et appliqués. Il y a des principes vrais (le Décalogue) et des principes faux (les Droits de l'homme) ; des principes supérieurs, absolument intangibles, et des principes inférieurs qui doivent s'effacer en cas de nécessité ; des hommes prudents, qui savent s'adapter aux circonstances concrètes, et des imprudents, qui en sont incapables (car la prudence, qui fait le lien entre les principes universels et la réalité particulière, n'est pas une *science*, qui se contenterait de déduire logiquement les conclusions des principes, mais bien une *vertu* qui nécessite, entre autres, le sens du concret ³).

Colonisation et évangélisation

L'anti-universalisme de la NRH explique ses critiques de la colonisation et de l'évangélisation :

En dehors d'exceptions, les colonisateurs sont aussi universalistes dans leurs desseins que les Américains d'aujourd'hui, convaincus qu'ils sont d'apporter « la » civilisation et « le » progrès pour le bien de tous ⁴.

Pour Bernard Lugan (historien lyonnais, grand ami de Dominique Venner, avec qui il a préparé le lancement de la NRH, et qu'il reçoit très régulièrement sur Radio-Courtoisie), la colonisation fut « à l'origine, une idée de gauche » :

La « droite » rejoignit le camp de l'expansionnisme colonial essentiellement sous la pression des préoccupations religieuses. C'est en effet Mgr Lavignerie qui la fit basculer dans le camp de l'interventionnisme colonial quand, le 1^{er} juillet 1888, dans l'église Saint-Sulpice à Paris, il lança la croisade antiesclavagiste. A partir de

1 — I-II, q. 95, a. 3 (saint Thomas cite ici saint Isidore). — La question 94 de cette partie traite de la loi naturelle, les questions 95-97 de la loi humaine.

2 — I-II, q. 94, a. 4.

3 — Voir saint THOMAS D'AQUIN, II-II, q. 47-56.

4 — Dominique VENNÉ, NRH n° 12, p. 7.

ce moment, au nom de la lutte antiesclavagiste et de l'évangélisation, les contre-révolutionnaires se rallièrent à la doctrine coloniale définie par Jules Ferry, donc aux principes qu'ils combattaient depuis 1789... Puis, en 1890, par le « toast d'Alger », le cardinal Lavignerie favorisa le ralliement des catholiques à la République ¹.

En réalité, le véritable problème est, au contraire, que tout fut fait pour empêcher l'évangélisation de l'Afrique du Nord. On connaît à ce sujet la remarque prophétique que le chanoine Cutajar entendit vers 1920, en Algérie, de la bouche d'un musulman :

Parce que vous n'avez pas voulu nous convertir, nous vous rejeterons à la mer ².

La NRH ne se contente pas de dénoncer comme utopiste – et, à terme, dangereux pour la France – le concept d'intégration prôné dans les années 1950 par Jacques Soustelle, ni de rappeler (à juste titre) que « l'Algérie était un boulet économique pour la France qui s'y ruinait ³ ». Elle conteste les principes mêmes de cette colonisation :

Les Européens n'ont aucune raison de se reconnaître dans une colonisation entreprise au nom des idéologies universalistes ⁴.

Les Européens ont eu bien tort d'aller se mêler de supprimer le cannibalisme en Nouvelle-Zélande et les sacrifices humains en Inde, au nom de « l'idée que l'Occident se fait du progrès ⁵ ».

Bernard Lugan reprochait auparavant à certains missionnaires catholiques d'avoir introduit au Rwanda les principes démocratiques qui menèrent au génocide que l'on sait. La thèse était plausible. Allant plus loin, il met désormais en cause l'évangélisation même de l'Afrique :

[...] J'ai décidé de ne plus m'autocensurer, ce qui est pour moi une véritable délivrance. J'ai ainsi longtemps hésité à écrire que l'évangélisation porte sa part dans la déstructuration mentale des Africains. Si, du moins, elle avait permis de leur apporter la paix... Mais c'est tout le contraire qui s'est produit. Ce sont en effet les pays les plus christianisés qui ont connu ou qui connaissent les pires massacres ⁶.

Il analyse ainsi cet échec :

Les cultures africaines sont communautaires et ignorent la notion de salut individuel. De plus, l'homme africain est en relation permanente avec ses ancêtres qui continuent à vivre à ses côtés et c'est pourquoi il définit son comportement quotidien par rapport à eux [...]. L'homme africain est donc prisonnier de la coutume et de son enracinement. L'universalisme chrétien a évidemment bouleversé cette

1 — NRH n° 28 (janvier-février 2007), p. 28.

2 — Voir *Le Sel de la terre* 56, p. 199. — On sait que le père de Foucauld prononça des prophéties semblables, notamment dans une lettre du 21 septembre 1912.

3 — NRH n° 28, p. 29.

4 — Bernard LUGAN, NRH n° 28, p. 30.

5 — NRH n° 22 (janvier-février 2006), p. 47, citation d'un texte de René SÉDILLOT.

6 — Bernard LUGAN, dans NRH n° 21, p. 12-13.

verticalité, brisant une continuité existentielle à la fois ethnocentrée et source du pouvoir. Comme il n'est pas ancré dans la tradition africaine, qu'il lui est par essence étranger, qu'en un mot il s'agit d'un artificiel placage, le christianisme africain est donc avant tout formel. Il ne s'exprime en effet ni dans la réflexion, ni dans la méditation, ni dans l'ascèse, ni dans aucune des formes qui ont fait le christianisme occidental, mais dans une exubérance des rites qui n'est en réalité que le masque de sa totale incompatibilité avec l'âme africaine. [*Ibid.*]

Tout n'est sans doute pas faux, dans cette description, mais tout est déformé. Il ne faut tout de même pas confondre les fruits des diverses idéologies antichrétiennes (communisme, Droits de l'homme) ou hérétiques (protestantisme, modernisme) avec ceux du catholicisme traditionnel. On ne peut non plus rendre celui-ci responsable de haines tribales qui lui sont largement antérieures. Comment d'ailleurs s'étonner que le christianisme africain n'ait pas encore atteint sa maturité, alors que quarante années de tempête conciliaire se sont abattues sur une tige si fraîchement plantée ? Les chrétientés occidentales ne se sont pas construites en l'espace d'une seule génération ! Les massacres n'ont pas manqué dans les familles de l'empereur Constantin ou du roi Clovis, même après leur conversion (la NRH aime d'ailleurs le rappeler, à l'occasion). Pourquoi s'étonner de difficultés analogues en Afrique ? Et pourquoi taire les vrais fruits de paix et de sanctification obtenus par les bons missionnaires ¹ ?

En réalité, ces appréciations ne proviennent pas d'une analyse réaliste de la situation, mais de préjugés idéologiques : les civilisations sont irréductibles les unes aux autres ; le christianisme n'est donc pas fait pour l'Afrique.

Philippe Randa, de la tendance « dure » de la Nouvelle Droite, a pu écrire :

Les missionnaires chrétiens, même si leur action n'a pas toujours eu que de mauvaises conséquences, restent pour moi les plus grands criminels de l'humanité : sous leurs sermons et leurs ukases ont disparu nombre de cultures enracinées et de traditions ancestrales. Ce sont les véritables précurseurs du melting-pot et du mondialisme cosmopolite ².

La NRH ne va pas explicitement jusque-là. Mais la logique de son idéologie y mène tout droit.

3. — Exaltation du paganisme

L'exaltation du paganisme, tout à fait dans la ligne d'*Europe Action* ³, est immédiatement discernable dans la NRH. On y présente régulièrement, de façon

¹ — Voir en annexe le témoignage de Mgr Marcel LEFEBVRE.

² — Philippe RANDA interrogé par Christian BOUCHET dans *Les Nouveaux païens*, Paris, Dualpha, 2005, p. 187.

³ — Détail significatif : le n° 1 de la NRH propose à ses lecteurs un jeu sur les différents lieux de spiritualité en Europe (qu'ils doivent identifier sur une carte, et relier à la légende correspondante). Or ce n'est qu'une reprise (un peu modifiée) d'un jeu proposé en juin 1965 aux lecteurs d'*Europe Action* (n° 30, p. 14-15) !

romantique à souhait, un des « lieux de mémoire » du paganisme¹. On ne manque pas une occasion de réhabiliter la mémoire de Néron, Dioclétien ou Julien l’Apostat (les trois empereurs préférés des néo-droitiens). Les mythes païens y sont à l’honneur².

Le mythe prend d’ailleurs parfois le pas sur l’histoire, notamment pour l’exaltation de l’Europe. Dans les faits, ni les Athéniens classiques, ni les Celtes gaulois ni les pirates Vikings n’ont jamais eu l’idée d’une identité européenne ; en sens inverse, l’Empire romain était largement asiatique et africain. La première réalité historique *proprement* européenne est donc la chrétienté latine du Moyen Âge, sous l’autorité du pape. Or c’est une Europe dont la NRH ne parle guère. A ses yeux, la civilisation européenne n’est pas le résultat d’une lente construction empirique élaborée dans le temps, au gré des circonstances historiques, et sous la protection de l’Église. C’est une idée *a priori*, un principe intemporel et quasi nécessaire, dont Homère a exprimé l’archétype une fois pour toutes. Homère, qui est :

l’expression grecque de tout l’héritage indo-européen [...], un livre sacré qui nous appartient en propre, et dans lequel nous pouvons nous retrouver. Comme les livres sacrés des autres civilisations, il a bravé les millénaires et sa beauté n’a pas d’égal [...]. Même quand nous ne le savons pas, nous restons les fils d’Ulysse et de Pénélope, comme d’autres sont les fils d’Abraham ou de Bouddha. Mais on se porte mieux en le sachant³.

A la différence des néopaiens les plus extrémistes, la NRH accepte cependant l’héritage de la chrétienté. Mais elle s’arrange pour faire comprendre qu’il n’a, en réalité, rien de vraiment chrétien. C’est notre âme européenne qui s’exprime à travers lui.

Recension d’un album présentant les abbayes et monastères d’Europe :

Il est difficile de trouver les qualificatifs capables d’exprimer la beauté de cet ouvrage sans pareil, premier tour d’Europe des monastères et abbayes de tous les

¹ — Yann LE GWALC’H est le grand champion de cette exaltation romantique du paganisme : « *Périple en Carélie*. Musarder en Carélie finlandaise, c’est plonger dans le monde magique de la forêt et des lacs. C’est retrouver la trace des dieux, des héros et des chamans du Kälévala » (NRH, n° 2, septembre-octobre 2002, p. 25-26) ; « *Carnac !* Terre sacrée, pays multimillénaire où souffle l’esprit des pierres » (NRH, n° 15, novembre-décembre 2004, p. 16-19) ; « *Stonehenge*, le plus ancien cercle mégalithique connu doté d’un plan architectural. Ce temple solaire témoigne pour l’élan de nos ancêtres boréens » (NRH, n° 18, mai-juin 2005, p. 13-16) ; etc.

² — Le n° 5 de la NRH (mars-avril 2003) présente des bandes dessinées « offrant une ouverture intelligente sur la tradition pérenne des Européens » (p. 18-19). Comprenez : des bandes dessinées attaquant le christianisme (ex. : *La dernière Prophétie* dont le héros, « confronté aux manifestations d’intolérance d’un christianisme désormais triomphant, [...] va subir l’initiation aux mystères des Livres Sibyllins »), réhabilitant les persécuteurs (ex. : *Murena*, qui « rend justice » à Néron, « calomnié par une historiographie partielle »), et, surtout, ravivant les mythes païens (ex. : *Bran*, « récit d’une initiation chamanique et guerrière pour l’ultime survivant d’une peuplade boréenne »). Il est vrai que ce genre de BD est en pleine expansion.

³ — Dominique VENNÉ, NRH n° 7, p. 57-59.

ordres religieux [...]. En découvrant cet ensemble prodigieux, on mesure ce que fut le rôle politique et culturel de l'Église depuis le haut Moyen Âge, en tant qu'héritière adultérine de l'Empire romain, de sa puissance et de sa sacralité. On mesure aussi à quel point le génie des peuples celtes et germaniques si étroitement apparentés s'est donné libre cours dans l'édification d'une architecture sacrée qui n'a d'équivalent que l'architecture castrale et palatine des châteaux (moins bien conservée). La comparaison photographique avec quelques hideuses réalisations « contemporaines » montre bien qu'il faut chercher l'esprit créateur en deçà du religieux au sens étroit du terme ¹.

On appréciera la pointe finale (et son sophisme).

Saint Blaise, saint Bruno, saint François et le loup garou

Dès le premier numéro de la NRH, Philippe Walter (professeur titulaire de littérature française du Moyen Âge à l'université de Grenoble) explique combien le christianisme médiéval est pénétré de paganisme. Il s'en prend d'abord à saint Blaise :

La légende rapporte [...] que cet évêque de Sébaste, en Arménie, parlait aux animaux et qu'il se faisait comprendre d'eux. Il vivait en leur compagnie dans les lieux les plus sauvages. Pour expliquer ces motifs merveilleux, il faut se souvenir qu'en langue celtique *bleiz* signifie le loup. Ainsi pourrait s'expliquer le pouvoir qu'a ce saint « loup » de parler aux animaux. Mythologiquement parlant, il est lui-même un loup, un être mi-animal mi-humain, une sorte de garou dont le folklore perpétue le souvenir ².

Malheureusement, l'auteur n'explique pas comment le terme celtique *bleiz* pourrait suffire à « expliquer » les miracles d'un saint oriental dont la vie a originellement été écrite en grec.

A la page suivante, le loup de Gubbio de saint François d'Assise est présenté comme une « transposition chrétienne du loup de Merlin ». On pourrait, avec autant de vraisemblance (plus, même, à tout prendre), y voir une dramatisation des « loups rapaces » de l'Évangile ³, ou de la célèbre prophétie du loup qui paîtra avec l'agneau (Is 65, 25). Mais à son premier préjugé – tout miracle, même localisé, daté et certifié par des témoignages précis, ne peut être que légendaire –, Walter joint celui de l'origine nécessairement païenne du « merveilleux chrétien ». Il affirme donc péremptoirement :

Une antique mythologie du loup est présente derrière de tels épisodes. Elle n'a rien de biblique. Elle renvoie plutôt au loup d'Apollon, dieu de la poésie et de la musique, ou aux guerriers-fauves du monde indo-européen, voire à tous les mythes de loups-garous qui ont survécu dans le folklore, les contes et les légendes [...] ⁴.

1 — Dominique VENNÉ, NRH n° 21, p. 63.

2 — Philippe WALTER, NRH n° 1, p. 43.

3 — Mt 7, 15. — Voir aussi Jn 10, 12 ; Mt 10, 16 ; Lc 10, 3.

4 — Philippe WALTER, NRH n° 1, p. 43.

Bref, à n'importe quoi, pourvu que ce ne soit pas au christianisme. Car il est bien entendu qu'il existe une frontière étanche entre la mentalité indo-européenne et la mentalité sémite. La crainte du loup, c'est bien connu, est un élément constitutif de « l'inconscient collectif » européen ¹, les autres êtres humains y étant parfaitement insensibles.

Parti sur une si belle lancée, Walter se surpasse pour expliquer, par l'exemple de saint Bruno, que « le monde des mythes est celui où la distinction entre l'homme et l'animal n'est pas nettement établie ». Ce qui se vérifie, à l'évidence, dans le nom de saint Bruno (« le brun ») :

« Le brun » peut aussi être compris comme le velu, l'être couvert de poils bruns. On rejoint alors immédiatement la figure de l'ours brun [...].

D'ailleurs :

Une fois installés en Chartreuse, les moines vivront tels des ours, dans un milieu sauvage.

Passons sur les détails de cette brillante démonstration, pour en arriver à la conclusion. Walter déplore que l'Église ait « occulté » tout cela. Ce faisant, elle travaillait à sa propre perte. Tirant sa force et sa vitalité du paganisme qu'elle absorbait, elle a été affaiblie, à long terme, par la disparition du paganisme dont elle est elle-même responsable. On reconnaît la thèse néo-droitière selon laquelle le christianisme serait la cause du nihilisme contemporain et du « désenchantement du monde ». Thèse fondée sur le postulat que Dieu et la vérité religieuse n'existent pas. L'homme a sans doute besoin du « sacré » – comme il a besoin de rêves –, mais le religieux est irrationnel par nature. En voulant y introduire la notion de vérité, le christianisme l'a tué. (On remarque, au passage, qu'on est assez près des thèses modernistes, condamnées il y a un siècle par saint Pie X dans sa magistrale encyclique *Pascendi* ².)

¹ — Thème développé dans le n° 7 (décembre 2006) du mensuel *Le Choc du Mois*, qui publie côte à côte des articles d'inspiration catholique (l'abbé Guillaume de Tanouarn fait partie des actionnaires du magazine, et le directeur, Jean-Marie Molitor, est un de ses amis) et (plus nombreux) des articles d'inspiration néo-droitière. Le dossier de ce numéro 7 (« Nos mythes populaires doivent survivre ») reprend tous les thèmes de la Nouvelle Droite. On y trouve, là aussi, une présentation des « hauts lieux sacrés d'Europe » (p. 14-15). On y résume les études d'Alain de Benoist sur les traditions européennes (p. 7-10), on y invite à « retrouver la pensée païenne » (p. 34) et à plonger les enfants dans « l'imaginaire européen », c'est-à-dire « le monde des elfes et des sorcières, des trolls et des fées » (p. 16-17). Notons au passage que, tout en se donnant une figure de rebelle, *Le Choc* épouse ainsi étroitement les modes littéraires et commerciales du jour, centrées sur l'imaginaire (de même qu'elles étaient, à l'époque du romantisme, centrées sur la sentimentalité).

² — Le modernisme a deux fondements : l'agnosticisme (thèse selon laquelle l'intelligence humaine est incapable d'atteindre des certitudes religieuses ou métaphysiques) et l'« immanence vitale » qui remplace la vertu théologale de foi par le sentiment religieux. On retrouve, sous une autre forme, ces deux principes dans les thèses religieuses de la Nouvelle Droite.

Le christianisme doit-il quelque chose au paganisme ?

Tels sont donc les présupposés idéologiques de la NRH.

Du fait (incontestable, mais systématiquement exagéré ¹) qu'un certain nombre d'éléments d'origine païenne ont été intégrés par le christianisme, elle veut conclure que le catholicisme a été « paganisé » en profondeur, et qu'il ne doit son succès sur notre terre (comme en Amérique latine ²) qu'à cette paganisation.

Dominique Venner synthétise en ces termes :

En Occident, l'Église s'est coulée dans le monde impérial dont elle tira sa force. La philosophie d'Aristote lui offrit ses justifications rationnelles. Son enseignement moral était calqué sur celui des stoïciens. Et pour s'attacher l'immense peuple des campagnes, elle reprit à son compte les anciennes fêtes rituelles, le culte des sources sacrées et celui des divinités familières auxquelles elle donna des noms de saints ³.

Plusieurs distinctions s'imposent ici.

1. — Des superstitions païennes (sources sacrées, divinités familières, etc.) ont effectivement pu survivre, sous une coloration plus ou moins chrétienne. Elles font aujourd'hui les délices des passionnés d'histoire locale ainsi que des farfelus en tout genre – dont certains intellectuels néopaiens qui croient y trouver la preuve définitive de la paganisation du christianisme. Mais les superstitions sont, par définition, des *déviations* de la religion. Vouloir caractériser une religion par les superstitions qu'elle charrie équivaut à peu près à apprécier les mœurs d'un peuple d'après ses prisons, ses lupanars et ses asiles psychiatriques, jugeant de la partie saine de la population d'après la partie vicieuse ⁴.

2. — Un certain nombre de réalités terrestres se prêtent, *par leur nature même*, au symbolisme religieux : le feu, l'eau, l'encens, certaines dates (solstices), certains lieux exceptionnels, etc. Il est tout naturel que le christianisme les ait utilisées, comme les religions païennes l'avaient fait auparavant. Il n'y a là aucune paganisation, mais seulement l'utilisation de la nature créée par Dieu.

3. — L'Église s'est assimilé certains éléments païens (lieux sacrés, vocabulaire religieux, etc.). Ce n'est pas la marque d'une paganisation, mais au contraire

1 — Une description du Mont Saint-Michel (NRH n° 19, juillet-août 2005, p. 16-17) affirme, en exergue, que ce mont fut originellement « dédié à Belenos, dieu gaulois de la lumière ». On découvre ensuite, en lisant l'article, que c'est une pure supposition. Il n'empêche : c'est l'idée qui restera dans la tête du lecteur.

2 — Sur le catholicisme latino-américain, la NRH reproduit dans son n° 28 (p. 60) un texte d'Alberto BUELA extrait tout simplement de la revue *Éléments*. On y explique que, sur ce continent, « le catholicisme a employé les mêmes moyens qu'en Europe, quelques siècles plus tôt, faisant appel à la même sacralité païenne pour transmettre la sienne ».

3 — Dominique VENNÉ, NRH n° 7, p. 5. — Curieusement, le même Dominique Venner reproche ailleurs au christianisme d'avoir « désenchanté » le monde, « en condamnant comme idolâtre le culte des arbres et des sources » (*Le Siècle de 1914*, p. 384).

4 — C'est à peu près ce que fait Lucien VALDÈS dans *Le Choc du mois* n° 7 (décembre 2006), p. 27-28.

d'une victoire sur le paganisme, car tout vainqueur utilise ainsi à son profit les dépouilles du vaincu. (Le fait que des éléments d'origine païenne aient été intégrés dans la synthèse chrétienne est souvent présenté par la Nouvelle Droite comme une sorte de victoire du paganisme et une preuve de sa supériorité¹. C'est tout simplement confondre le verbe actif *manger* avec le verbe passif *être mangé*.)

4. — La morale chrétienne est à la fois naturelle (résumée dans le Décalogue) et surnaturelle (résumée dans les Béatitudes). Pour l'exposer, l'Église a utilisé tout ce que les philosophes avaient découvert de la loi naturelle. La morale stoïcienne offrait beaucoup de bon en ce domaine, mais avait besoin d'une rectification fondamentale. L'Église s'en est servie, mais en la rectifiant, non en s'y « calquant ».

5. — De même, l'Église a abondamment utilisé la philosophie d'Aristote, mais comme une maîtresse utilise sa servante, et non en s'y asservissant.

6. — Enfin, c'est du Christ que l'Église a reçu sa hiérarchie (pape et évêques). Cette hiérarchie s'est effectivement appuyée sur le cadre impérial, et en a retiré une grande force, mais elle n'est pas en soi dépendante de ce cadre.

Le christianisme peut-il changer de nature ?

Ces six distinctions permettent de résoudre une autre accusation : le christianisme aurait changé de nature au cours des temps (notamment en Europe, où seule sa paganisation lui aurait permis d'être accepté).

Dominique Venner affirme :

Le christianisme est né dans un Orient sémitique réfractaire à l'influence hellénistique. Originellement, il est extérieur à l'Europe. Par la suite, il a été transformé intérieurement, entre autres par les apports de la pensée grecque et de la tradition romaine. Il s'est européenisé, par des emprunts à une tradition spécifiquement européenne qui lui préexistait [...]. Ainsi le christianisme peut changer de nature².

C'est accorder à la civilisation européenne à la fois beaucoup trop d'un côté, et pas assez de l'autre.

— *Pas assez*, en affirmant que le christianisme serait « originellement extérieur à l'Europe ». Car tout l'Évangile est rempli de civilisation gréco-latine ! Si Jésus naît à Bethléem, c'est à cause d'un édit de César Auguste. Lorsqu'il meurt sur la croix, c'est sous une triple inscription rédigée en hébreu, en grec et en latin. C'est en grec que saint Paul, saint Luc, saint Jean rédigent Épîtres, Évangiles, Actes des Apôtres et Apocalypse. Dieu a voulu s'incarner hors de l'Europe géographique, certes, mais au cœur de la civilisation gréco-romaine. C'est à Rome que la pierre fondamentale de l'Église – l'apôtre Pierre – vient se fixer. Le christianisme, divin

¹ — Exemple dans la NRH n° 1, p. 43 : « Les anciens lieux de culte, la liturgie païenne et les légendes celtiques ont investi le christianisme médiéval ». Tout est dans le choix du verbe : *investir* – c'est-à-dire, ici, envahir, occuper.

² — Dominique VENNÉ, NRH n° 27 (novembre-décembre 2006), p. 15.

par nature et destiné à tous les hommes, transcende de soi toutes les cultures ¹. Mais, de fait, cette graine divine a été plantée dans la civilisation gréco-romaine. C'est dans cette bonne terre qu'elle a puisé les éléments nécessaires à sa croissance et qu'elle a étendu ses racines. C'est à partir de là que, petite semence, elle est devenue un arbre vigoureux dont les rameaux s'étendent au monde entier, protégeant tous les oiseaux de la terre. Il y a là, à l'évidence, un dessein providentiel.

— C'est en même temps *trop* accorder à la civilisation européenne car celle-ci n'a pu modifier l'essence du christianisme. Le développement d'un être vivant, si spectaculaire qu'il puisse être, n'est pas un changement de nature. La foi catholique est la foi des Évangiles et des Épîtres (un seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit ; un seul Sauveur mort sur la croix pour expier nos péchés ; la résurrection des corps ; un jugement qui enverra certains hommes à l'éternité bienheureuse, les autres au feu éternel préparé pour le diable et ses anges). Le culte et la morale de l'Église sont essentiellement le culte et la morale de l'Église primitive (messe et sacrements ; Décalogue et Béatitudes). Le christianisme est resté, depuis sa naissance, identique à lui-même, et il demeurera tel jusqu'à la fin du monde.

La NRH est-elle antichrétienne ?

La NRH fait visiblement des efforts pour ménager ses lecteurs chrétiens ². Elle ouvre ses colonnes à des rédacteurs catholiques, et son directeur propose une sorte de compromis pagano-chrétien :

Pour ma part, je suis convaincu que l'on peut se sentir à la fois chrétien et « traditionaliste ». Chrétien par fidélité à un désir de spiritualité, à un mode de vie

1 — « Le monde antique ressemblait à une mortaise hexagonale qui attend le tenon adéquat : en ce sens seulement l'Église s'adaptait au monde. Les six côtés du monde méditerranéen se faisaient face, encerclant la mer, et attendaient quelque chose qui fût adapté à eux tous. L'Église devait être à la fois romaine, grecque, juive, africaine et asiatique. Selon les mots mêmes de l'Apôtre des Gentils, elle était tout en tous. » G. K. CHESTERTON, *L'Homme éternel*, p. 234.

2 — Dominique Venner a exprimé en dehors de la NRH ce qu'il pense de ceux-ci : « [Les traditionalistes] constituent souvent des îlots de santé, opposant au chaos ambiant leurs familles robustes, leurs enfants nombreux et leurs groupements de jeunes en bonne forme. La pérennité de la famille et de la patrie dont ils se réclament, la discipline dans l'éducation, la fermeté dans les épreuves n'ont évidemment rien de spécifiquement chrétien. Ce sont les restes de l'héritage romain et stoïcien qu'avait plus ou moins assumés l'Église jusqu'au début du XX^e siècle. Inversement, l'individualisme, le cosmopolitisme actuel, le culpabilisme sont bien entendu les héritages laïcisés du christianisme, comme l'anthropocentrisme extrême et la désacralisation de la nature. » (Dominique VENNÉ dans *Antaios* XVI, <http://archaion.hautetfort.com/tag/tradition>).— Au-delà des préjugés habituels sur les vertus familiales et civiques (qui n'appartiendraient pas à la loi naturelle inscrite par le Créateur dans le cœur de tous les hommes mais seraient spécifiquement romaines ou stoïciennes) et sur la nocivité du christianisme (on y répondra que, selon l'adage classique, *corruptio optimi pessima* [la corruption de ce qui est le meilleur produit ce qu'il y a de pire]), on remarquera l'éloge indirect de l'Église, ultime rempart de l'ordre naturel dans la tourmente actuelle.

exigeant, à la poésie des saints et des cathédrales. Traditionniste, parce que la tradition [boréenne] nous relie à nos sources et fabrique naturellement des anticorps. Elle ne peut qu'appuyer ce qui subsiste de meilleur dans le christianisme européen, par exemple en matière éducative ¹.

Mais toute la bienveillance du monde ne peut empêcher une idéologie de produire les effets qui découlent logiquement de ses prémisses :

- on ne peut nier la nature humaine, la loi morale naturelle, la religion universelle sans s'opposer *ipso facto* à l'Église ;
- on ne peut promouvoir le paganisme sans nuire à la foi ;
- on ne peut, enfin, enseigner la primauté de l'identité culturelle sur la religion (les religions et les philosophies passent, les identités demeurent) sans relativiser la religion (qui n'aurait plus valeur de vérité absolue) et dénaturer le christianisme (qui aurait changé de nature au cours des siècles).

Le christianisme-poison ?

De plus, malgré les bonnes intentions qu'elle affiche parfois, la NRH ne peut s'empêcher d'attaquer régulièrement le christianisme ².

Elle a sans doute fortement atténué la thèse du christianisme-poison, chère à la Nouvelle Droite, mais elle ne l'a pas entièrement répudiée. Elle la décline sur un mode apaisé : après tout, le christianisme n'a pas été *si* nocif que ça. Les Européens se sont révélés suffisamment forts et vigoureux pour supporter ce virus et garder leur paganisme originel sous un vernis chrétien. Face aux menaces islamiques, pourquoi ne pas nous allier aux chrétiens pour défendre cet héritage (qu'ils croient, eux, être chrétien, mais que nous savons, nous, être européen) ?

Le christianisme demeure cependant, de soi, une religion dévirilisante :

Tant que les Européens furent vigoureux et entreprenants, le christianisme composa avec leur vigueur et en tira profit. Pensons aux croisades ou à la colonisation. Mais dans une époque de déclin, il aggrave le mal. La thématique de l'amour universel, l'accueil de « l'Autre », une fausse idée de la faute et du péché, l'implo-

1 — Dominique VENNÉ interrogé par Virginie Tanlay, NRH n° 7, p. 59. — Voir aussi l'éditorial du n° 28, p. 5.

2 — Subtile le plus souvent, l'attaque se fait parfois grossière. Le n° 4 de la NRH (janvier-février 2003) décrit saint Cyrille d'Alexandrie comme une « sorte d'ayatollah, organisateur de pogromes anti-juifs » (p. 64), tandis que le roman antichrétien *Hypatia* (du romancier juif Arnulf Zitelmann) est abondamment loué. — Dans le n° 6 (mai-juin 2003), Jean MABIRE, recensant un ouvrage sur les martyrs chrétiens, souligne « l'intelligence, l'honnêteté intellectuelle et même morale » des persécuteurs ! Ceux-ci « ne pouvaient pas agir autrement » face à une « submersion bien plus dangereuse et bien plus radicale que celle des « Barbares » ». Car en définitive, « les chrétiens sont, en cette sanglante affaire, les agresseurs » (p. 14-15). — Le n° 7 laisse la parole à Alain de Benoist, pour stigmatiser l'intolérance caractéristique du christianisme (p. 39-40). — Enfin, pour nous en tenir à l'actualité la plus récente, le n° 28 recommande sans hésitation : l'ouvrage blasphématoire d'Alain DE BENOIST sur « Jésus et ses frères » (p. 9) ; « l'excellente collection "Qui suis-je ?" des éditions Pardès » (p. 65) ; et un ouvrage hostile à l'authenticité du linceul de Turin (p. 66).

ration de la pitié divine plutôt que l'exaltation du courage, le culte de la victime et l'aversion pour la force, tout cela nous a minés moralement ¹.

Même thème dans une recension :

Le christianisme, une religion de femmes ? Et les croisades ? Oui, sans doute, les croisades... Une époque où les croisés, ces « barbares francs », étaient des chrétiens tout imprégnés encore et pour longtemps des valeurs de courage et de prédation de leurs ancêtres, auxquelles l'Église donnait provisoirement sa bénédiction ².

La NRH sait pourtant que c'est le propre du modernisme (et non du christianisme traditionnel) d'insister unilatéralement sur la bonté de Dieu (en méconnaissant sa justice), de transformer la charité en vague humanitarisme (oubliant justice et vérité) et de remplacer la vertu par le sentiment ³. Mais elle laisse entendre que ce modernisme retrouve le véritable christianisme des origines (jusqu'ici neutralisé par la vigueur de la vieille race européenne).

La perfection chrétienne

Ce que les penseurs de la Nouvelle Droite refusent avant tout, c'est de se reconnaître pécheurs. L'homme doit s'accomplir par lui-même, sans recevoir pardon ni secours d'une puissance supérieure (c'est trop humiliant).

Très logiquement, ces intellectuels vont juger excessif et inhumain l'idéal de perfection proposé par le christianisme. Cet idéal surnaturel, inaccessible sans la grâce, est également incompréhensible sans la foi, et très facilement déformé.

Leur grande erreur est de disjoindre et séparer ce que le christianisme, au contraire, unit étroitement. Voyant le Christ recommander une douceur héroïque, ils imaginent qu'une douceur aussi extrême va nécessairement contre la force – et ils accusent le christianisme de manque de vigueur. En sens contraire, l'intransigeance avec laquelle il demande de se séparer du monde paraît inconciliable avec toute bienveillance ; séparée du reste, elle est un ferment évident de fanatisme.

L'insistance du christianisme sur la transcendance, l'unité et la perfection de Dieu est telle qu'elle semble facilement, *si on la considère isolément*, pousser le refus de l'idolâtrie jusqu'à l'iconoclasme, et l'adoration du Créateur jusqu'au mépris – voire la négation – des créatures. De là à accuser le christianisme d'avoir « désenchanté » le monde, engendré le nihilisme et provoqué le saccage industriel de la nature, il n'y a qu'un pas, qu'on franchit allègrement. On écarte, ce fai-

¹ — Dominique VENNÉ interrogé par Virginie Tanlay, NRH n° 7, p. 59.

² — Charles VAUGEOIS, NRH n° 26 (septembre-octobre 2006), p. 64. — Dans le n° 29 (mars-avril 2007), p. 8, une petite phrase sur Mel Gibson (« cinéaste au tempérament tempétueux, bridé par une mystique non violente ») fait passer la même idée : catholicisme = non-violence. — Voir aussi le titre significatif dans la NRH n° 8 (septembre-octobre 2003), p. 52 : « La diplomatie de la joue tendue ».

³ — « Face à des menaces telles que l'immigration musulmane, une religion culpabilisatrice, antiraciste et non violente, comme celle des catholiques *modernistes*, se révèle d'un faible secours » écrit Dominique VENNÉ (NRH n° 7, p. 59).

sant, tout un autre aspect du christianisme, mais on décrète, *a priori*, que ce n'est là qu'une résurgence du paganisme. Saint François d'Assise, les Pères du désert, saint Bernard dans ses bois, les moines dans leurs solitudes, saint Martin de Porrès au milieu des souris et jusqu'à Notre-Seigneur dans ses paraboles étaient païens sans le savoir. Et cela dit, on attaque un autre aspect du christianisme : sa charité universelle n'est-elle pas subversive de tout ordre, de toute hiérarchie, de toute justice ? Ne mène-t-elle pas tout droit à l'égalitarisme et l'anarchie ?

Et ainsi de suite. Comme Horace face aux Curiaces, la Nouvelle Droite isole successivement chacune des vertus du christianisme pour l'occire à part, au bon prétexte qu'elle n'est pas la vertu contraire.

En définitive, cette tactique constitue un magnifique hommage. Ce qu'on reproche au christianisme, c'est *sa perfection*. Chacune de ses vertus est poussée à un degré tel que, considérée à part, elle semble anéantir la vertu opposée. Ainsi isolée, elle donne au christianisme un visage monstrueux. Mais en réalité, celui-ci *associe* ces vertus apparemment contraires. Cela respandit de façon suréminente en Jésus-Christ (on ne sait qu'admirer le plus, de sa force ou de sa douceur, de son humilité ou de son autorité, de sa simplicité ou de son habileté, de sa mansuétude ou de son zèle pour la justice ¹). Et cette union des vertus est traditionnellement regardée comme une des marques de la sainteté chrétienne :

La grande sainteté [...] se manifeste surtout par la connexion ou l'harmonie des vertus même les plus différentes. Tel homme peut bien être incliné par nature à la force, mais il ne l'est pas à la douceur ; pour tel autre, c'est l'inverse. La nature est en quelque sorte déterminée *ad unum*, elle a besoin d'être complétée par les différentes vertus sous la direction de la sagesse et de la prudence. La grande sainteté est ainsi l'union éminente de toutes les vertus acquises et infuses, même des plus différentes, que Dieu seul peut si intimement unir. C'est l'union d'une grande force et d'une parfaite douceur, d'un ardent amour de la vérité et de la justice et d'une grande miséricorde à l'égard des égarés ; cela dénote une très intime union avec Dieu, car ce qui est divisé dans le règne de la nature s'unit dans le règne de Dieu, surtout en Dieu lui-même. C'est ainsi que la sainteté est une image très belle de l'union des perfections divines les plus diverses, de l'infinie Justice et de l'infinie Miséricorde, dans l'éminence de la Dété ou de la vie intime de Dieu. Ainsi les martyrs chrétiens manifestent en même temps la plus grande force dans leurs

1 — Le même homme lave les pieds de ses disciples et déclare : « Je suis la lumière du monde », invective les pharisiens et pardonne à ses bourreaux, chasse les marchands du Temple et accueille miséricordieusement les pécheurs, prêche une doctrine à la fois sublime et accessible à tous. — « En Jésus-Christ, on ne voit jamais une seule vertu à la fois, on en voit toujours deux, aussi belles l'une que l'autre, d'où résultent les contrastes les plus imprévus, qui finissent par se résoudre [...] dans une harmonie parfaite » dit Mgr BOUGAUD (cité par le chanoine A. TEXIER, *Précis d'apologétique*, Paris, l'École, 1964, p. 245).

tourments et la plus grande douceur en priant pour leurs bourreaux ¹ ; ils sont vraiment marqués à l'image de Jésus crucifié ².

Le vénérable Louis de Grenade donne exactement le même enseignement :

Il faut savoir qu'entre tous les devoirs du chrétien, le plus difficile est d'unir entre elles certaines vertus qui semblent se combattre par leur nature même. Ainsi il faut joindre la simplicité à la prudence, la miséricorde à la justice, l'amabilité à la gravité, la grandeur d'âme à l'humilité, la sévérité à la douceur, la discrétion au zèle de la gloire divine et enfin l'espérance à la crainte.

Or on ne peut réunir ces vertus de manière à ce que l'une ne nuise pas à l'autre sans un bienfait tout particulier de la grâce de Dieu. Seul le Créateur, souverain de toutes choses, qui a formé les êtres inférieurs de qualités contraires, peut conserver entières dans le même homme ces vertus différentes, de sorte que ce même homme soit tout à la fois prudent comme le serpent, simple comme la colombe, juste et miséricordieux, grave et aimable (se faisant craindre même lorsqu'il rit et aimer quand il est irrité, comme dit saint Grégoire), également soutenu par la crainte et l'espérance [...] ³.

La sainteté évacuée

On saisit alors pourquoi la sainteté, qui éclate à chaque page de l'histoire de notre Europe, semble ne pas exister pour la NRH. Jésus-Christ est le grand absent de cette revue, non seulement en sa propre personne, mais en la personne de tous ceux qui ont vécu pour lui et en lui depuis 2000 ans. La sainteté, la foi, l'ordre surnaturel – dont on ne peut nier le rôle historique depuis 2000 ans – sont tout simplement évacués. Même lorsque la NRH consacre un dossier à la religion, elle passe à côté ⁴. Et ce silence vaut bien des attaques, tant il est vrai que certaines omissions sont plus nocives que des mensonges caractérisés. (L'école laïque, qui se contentait de taire le nom de Dieu, a été beaucoup plus efficace dans la déchristianisation que toutes les propagandes antireligieuses – qui suscitent tou-

1 — Les faux martyrs, au contraire, ne prient pas pour leurs bourreaux, on ne voit pas chez eux la connexion des vertus les plus diverses, mais leur volonté se raidit par orgueil contre la souffrance, au lieu de s'abandonner à Dieu en cherchant à sauver des âmes.

2 — Réginald GARRIGOU-LAGRANGE O.P., *Les trois âges de la vie intérieure, prélude de celle du Ciel*, Paris, Cerf, 1938, p. 247.

3 — Louis DE GRENADE O.P., premier sermon pour la fête de la purification de Notre-Dame (*Œuvres complètes*, Vivès, 1863, t. VI, p. 558).

4 — Le dossier consacré à « La religion et la politique » ne s'intéresse guère aux (nombreux) saints ayant joué un rôle politique. En revanche, Dominique VENNÉ y présente (sous le pseudonyme Hubert VILLERET et sous le titre « La tradition voltairienne dans la droite française ») toute une brochette d'écrivains antichrétiens ou néopaiens. Il cite avec complaisance la charge de Céline contre « la religion de Pierre et Paul » qui, « propagée aux races viriles, aux races aryennes » les transforma en « sous-hommes dès le berceau [...] délaissant à jamais leurs dieux de sang, leurs dieux de race ». Il évoque Ernest Renan et sa célèbre thèse opposant le « psychisme du désert » des peuples sémites au psychisme de la forêt des Indo-Européens (autre thème cher à la Nouvelle Droite, dès qu'elle entend critiquer le monothéisme). Il souligne de la même manière l'antichristianisme d'Henry de Montherlant, de Maurras (« L'ombre d'un ralliement, arrachée sur son lit de mort, n'y changera rien ») et de Lucien Rebatet. (NRH n° 28, janvier-février 2007, p. 56-58.)

jours une réaction. De même, la négation pratique et implicite du surnaturel qui domine la NRH est peut-être plus dangereuse pour la foi de ses lecteurs que des attaques déclarées. Elle fait perdre l'habitude de juger des choses à la lumière de la foi.)

Conclusion

Les deux cités

Deux amours ont bâti deux cités, affirme saint Augustin, dans un célèbre passage de sa *Cité de Dieu*.

L'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu a construit la cité terrestre, l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi, la cité céleste ¹.

L'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu, c'est bien la Nouvelle Droite. Elle est allée, en ce sens, bien plus loin que les anciens païens.

Ceux-ci reconnaissaient plus ou moins (même s'ils y manquaient souvent) l'existence d'une loi naturelle. Prisonniers du paganisme, ils essayaient malgré tout de se tourner vers la divinité. Conscients de la déchéance de l'humanité, certains attendaient confusément le Rédempteur.

La Nouvelle Droite refuse volontairement le christianisme, méprise explicitement le Créateur, sacralise ce que l'Antiquité avait d'imparfait et rejette ce qu'elle avait de meilleur.

Elle absolutise le système des mythes, c'est-à-dire d'une religion fondée sur l'imagination (alors que ce n'était, pour beaucoup de païens, qu'un pis aller), mais elle refuse par principe toute vérité métaphysique (tournant le dos à la sagesse grecque).

Elle se satisfait de toutes les pratiques immorales de l'Antiquité, mais refuse de la suivre dès qu'elle parle de loi naturelle.

Elle se soucie beaucoup des repères « identitaires » : les hommes doivent savoir d'où ils viennent. Mais elle refuse absolument de remonter jusqu'à l'origine première. Il est très important de savoir qui sont nos ancêtres mais indifférent de connaître le Dieu qui nous a créés à son image.

Ce sont là des principes non de civilisation, mais de barbarie.

C'est un signe des temps que l'art d'être païen avec naturel se soit perdu chez nous depuis deux mille ans,
affirmait Chesterton.

¹ — Saint AUGUSTIN, *De Civitate Dei*, livre 14, ch. 28.

Les vertus naturelles (imparfaites) des païens préchrétiens ont construit (imparfaitement) la civilisation. Mais les principes antichrétiens des actuels néopaiens nous mèneraient bien ailleurs.

La Nouvelle Droite lance, de temps à autre, des appels du pied aux catholiques de Tradition : *Face à l'écroulement du monde moderne, venez bâtir avec nous.*

Mais bâtir quoi ? La cité céleste, ou l'antichambre de l'enfer ?

Si le Seigneur ne bâtit la maison, c'est en vain que travaillent les maçons [Ps 126, 1].



Dessin du greffier représentant sainte Jeanne d'Arc, en marge du registre du conseil du Parlement de Paris, au 10 mai 1429.

*Annexe 1***Mort du paganisme et morts du christianisme**

(Gilbert Keith Chesterton)

Écrit en 1925, *L'Homme éternel* de Chesterton est aujourd'hui, par bien des côtés, une des meilleures réponses aux thèses antichrétiennes de la « Nouvelle Droite ». Une nouvelle traduction française de cet ouvrage a été publiée en 2004 par Dominique Martin Morin ¹.

On en dédierait volontiers les pages 197-210 à Alain de Benoist, qui estime « le message évangélique [...] d'une assez consternante pauvreté ² ». Les pages 237-241 (et 245) à ceux qui accusent le christianisme de refus de la nature, haine de la chair et horreur du monde sensible. Les pages 138-143 et 253-258 à ceux qui ne voient pas ce que le christianisme a bien pu apporter à l'Europe (et, accessoirement, à ceux qui veulent comprendre ce qui sépare l'Europe de l'Asie). La page 246 à ceux qui affirment (comme la NRH n° 10, p. 39) que l'Église a développé jusqu'à l'obsession la crainte de l'enfer afin de mieux asseoir son pouvoir. Les pages 100-101 à ceux qui décrivent notre Dieu comme un Dieu jaloux et intolérant, « étriqué et tribal ».

Tout en rendant à Homère ce qui est à Homère (les pages 82-84, 102 et 221 ne déplairaient sans doute pas à Dominique Venner) et même au paganisme ce qu'il avait de bon (p. 104-121, 160, etc.), l'ouvrage montre non seulement que l'homme a besoin de religion (ceci contre les matérialistes de tout poil), mais surtout qu'il a besoin de religion *vraie* (ceci contre tous les paganismes – et tous les modernismes – qui entendent nourrir l'homme de mythes).

Dans une réflexion aussi profonde que poétique sur cet animal qu'on appelle l'homme, et cet homme qu'on appelle le Christ, on trouve des aperçus saisissants sur l'histoire de l'Antiquité ou celle de l'Église. Notamment ceux que nous reproduisons ici, sur la mort du paganisme, et celles (au pluriel !) du christianisme ³.

Nous remercions les éditions Dominique Martin Morin de leur aimable autorisation.

Le sel de la terre.

¹ — G. K. CHESTERTON, *L'Homme éternel* [*The Everlasting Man*], DMM (53290 Bouère), 2004 (24 €).

² — Entretien d'Alain DE BENOIST avec Danièle Masson, dans le recueil collectif, *Dieu est-il mort en Occident ?*, Paris, Guy Trédaniel, 1998, p. 73-136.

³ — CHESTERTON, *ibid.*, p. 168-175 et 269-281 (nous avons ajouté quelques sous-titres).

I. — La mort du paganisme

LE PAGANISME vivait de cette poésie dont nous avons parlé sous le nom de mythologie. [...] Elle enivrait la jeunesse du monde de fables et de mythes comme un jeune homme s'enivre de vin et d'amourettes ; plus irresponsable qu'immorale, elle ne donnait aucune réponse à long terme. Son génie créatif ne connaissait aucune borne, elle était donc d'une crédulité sans égale. Comme œuvre d'art, car c'en était une, elle était devenue confuse et surchargée. Les arbres généalogiques issus de Jupiter s'enchevêtraient inextricablement, les dieux et demi-dieux se disputaient une préséance qui relevait plus du droit et du protocole que de la poésie. Ce n'était pas seulement du point de vue artistique, faut-il l'ajouter, que les choses se gâtaient. Les fleurs du mal proliféraient : bon gré mal gré toutes les déifications de la nature en favorisent l'éclosion. [...] Il arriva de fait que, de plus en plus immorale, la poésie mythologique versa dans l'insupportable. Vices grecs, vices orientaux, fantômes des antiques atrocités des démons sémites, toutes les perversions peuplèrent l'imagination de la Rome décadente comme les mouches bourdonnent sur le fumier. La psychologie de cet effondrement est humaine et bien connue de ceux qui font l'effort de voir l'histoire de l'intérieur. On se lasse de tout. Il vient toujours une heure, à la fin de la journée, où l'enfant en a assez de « faire semblant » et commence à tourmenter le chat. [...]

La mythologie ne peut renâître

En cette agonie du paganisme, vous n'entendrez plus qu'à peine les champs et les bois résonner de chants et de danses. Les paysans quittent la campagne, la civilisation paysanne disparaît. L'Empire sur sa fin marche à grands pas vers le système servile qui va généralement de pair avec l'explosion de l'administration ; il est presque digne de l'organisation industrielle que nous avons sous les yeux. De cette transformation de la société paysanne en une populace urbaine à qui il fallait tout donner, il est resté une locution proverbiale, *panem et circenses* – autrement dit allocations et cinéma car, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, l'actuelle régression n'invente rien. [...]

L'effondrement de la mythologie antique créa un vide qui aurait asphyxié l'humanité si la théologie n'avait pris sa place. Mais ce qui importe, c'est que la mythologie n'offrit pas la capacité de résistance de la théologie, qui est une science, quoi que l'on en pense, au lieu que les fables mythologiques sont de l'ordre de l'enchantement : quand le charme est levé, il ne reste rien. Cessant de croire aux dieux, les hommes s'aperçurent qu'ils n'y avaient jamais cru. Ils avaient chanté leurs louanges et dansé autour de leurs autels. Ils s'étaient donnés la comédie.

Ainsi tomba le crépuscule sur l'Arcadie et le son des derniers pipeaux résonna tristement sous les grands hêtres. [...] Le citadin devint un citoyen éclairé, c'est-à-dire qu'il perdit la puissance d'imagination qui crée les mythes. Dans toutes les

cités des rivages méditerranéens, le peuple pleura ses dieux et se consola avec des gladiateurs.

L'annonce de la mort de Dieu

[...] La grande civilisation continuait à vivre avec ses labeurs et ses plaisirs également lugubres et stériles. C'était la fin du monde et, chose terrible, elle semblait ne jamais devoir finir. La multitude des mythes et les religions de l'Empire avaient signé un compromis aux termes duquel chacun adorait à sa guise, pourvu qu'il rende au tolérant empereur les honneurs officiels – l'offrande de quelques grains d'encens au titre consacré de *Divus Cæsar*. Cela n'offrait, naturellement, aucune difficulté – du moins le monde mit-il longtemps à s'apercevoir que l'on pouvait en trouver une. Mais, un jour, les membres d'une secte ou d'une société secrète orientale firent un esclandre, sans raison compréhensible. L'incident se reproduisit, provoquant un énervement hors de proportion avec l'enjeu. Il est vrai que ces phénomènes tenaient des propos bizarres, même pour l'époque. Selon la rumeur courante, ils affirmaient que Dieu était mort et qu'ils l'avaient vu mourir. En ces temps de désespoir universel, on en avait entendu d'autres. Toutefois, ces excentriques paraissaient fort peu désespérés et même résolument, étonnamment joyeux, car la mort de Dieu leur permettait, disaient-ils, de manger son Corps et de boire son Sang. Selon d'autres témoignages, que l'imagination peinait à suivre, on ne pouvait pas tout à fait dire que Dieu était mort : après la procession fantastique de ses funérailles, pendant laquelle la nuit était venue en plein jour, la toute-puissance défunte avait surgi comme le soleil levant, brisant la porte de son tombeau. Les religions de détraqués ne manquaient pas, il n'y avait donc aucune raison d'attacher de l'importance à cette histoire de fous. Cependant, quelque chose dans le ton et l'allure de ces fous-là sortait de l'ordinaire. Pour un ramassis de barbares, d'esclaves, de pauvres gens et de gens de rien, ils avaient l'allure martiale, observaient une discipline stricte, se montraient fort tranchants quant à leurs petites affaires, et les plus douces de leurs paroles sonnaient comme l'airain. Habités pourtant à suivre les méandres d'innombrables mythologies et morales, les contemporains n'arrivaient pas à trouver la clé du mystère, sauf à admettre l'hypothèse extravagante que ces gens croyaient ce qu'ils disaient. Autant parler à des sourds que d'essayer de leur faire entendre raison dans l'affaire si simple des honneurs qui se doivent à la statue de l'Empereur. Bref, une météorite de substance inconnue était tombée sur la terre, la différence de matériau se sentait au toucher. Ceux qui s'attaquaient aux fondations de la secte croyaient frapper le roc. [...]

II. — Les cinq morts de la foi

[...]
LE CHRISTIANISME possédait en propre un trait unique qui n'a cessé de le caractériser au long de son pèlerinage ici-bas et sur lequel je conclurai ce livre.

J'ai dit que l'Orient et le monde païen paraissaient trop vieux pour mourir. La chrétienté a subi un certain nombre de bouleversements dont le christianisme est mort chaque fois. Il est mort et s'est relevé de chacune de ses morts, car son Dieu sait comment on sort du tombeau. Lors des bouleversements qui ont secoué l'Europe, et c'est là le trait le plus extraordinaire de sa longue histoire, loin de se trouver englouti, il s'est renouvelé. Si la foi ne cesse de convertir le monde ce n'est pas en tant que religion ancienne, mais en tant que religion nouvelle. Un préjugé trop partagé cache souvent ce fait historique, notamment, chose curieuse, aux bruyants spécialistes de la dénonciation des préjugés. Ils répètent sans relâche que les prêtres et leurs cérémonies ne sont pas la religion et que les organismes religieux tiennent du trompe-l'œil. Je me demande s'ils saisissent à quel point c'est vrai. Trois ou quatre fois au moins dans l'histoire de la chrétienté, le christianisme a paru rendre l'âme et presque tout le monde attendait sa fin. L'événement s'est trouvé masqué, à différentes reprises, par la survivance de cette religion officielle que nos savants critiques se targuent de démasquer. Le christianisme demeurait la religion officielle d'un prince de la Renaissance ou d'un évêque du XVIII^e siècle, comme la mythologie demeurait la religion officielle de Jules César, et l'arianisme celle de Julien l'Apostat. Mais entre Jules et Julien, il y avait un abîme, car l'Église avait commencé son étrange carrière. Rien ne s'opposait à ce qu'un homme comme Jules César rende aux dieux des honneurs publics, et se moque de Jupiter en privé. Quand Julien voulut dresser l'acte de décès du christianisme, le mort se révéla vivant. Jupiter, en revanche, s'obstina à rester coi. [...]

La différence

Si nous examinons la question plus avant, ce qui n'est pas le propos de ce livre, nous verrions, je crois, que le scepticisme et l'indifférence ont plusieurs fois vidé le christianisme de sa substance : il n'en restait que la coquille, comme l'écorce du paganisme a survécu très longtemps au cœur de l'arbre païen. Mais il y aurait cette différence que nous verrions resurgir chaque fois des enfants aussi ardents que leurs pères étaient tièdes. La Contre-Réforme a succédé à la Renaissance. Les nombreux renouveaux catholiques de notre temps succèdent au déclin du XVIII^e siècle. Et je pense que l'on pourrait trouver beaucoup d'autres exemples qui parleraient d'eux-mêmes.

La foi n'a pas survécu à la façon dont elle aurait pu subsister en Asie et dans l'Europe antique, où les mythologies et philosophies se côtoient éternellement dans l'indifférence ou la tolérance réciproque – au sens où des druides seraient

parvenus à survivre jusqu'à nos jours. Elle s'est renouvelée perpétuellement au sein de ce monde occidental souvent bouleversé, qui a usé tant de systèmes et d'institutions. L'Europe, fidèle à la tradition romaine, n'a jamais cessé de se révolter et de se reconstruire, restaurant sans cesse une république universelle. Elle commençait toujours par rejeter cette vieille pierre qu'elle reprenait à la fin, comme pierre angulaire, allant la chercher dans les décombres pour couronner le Capitole. Les pierres levées qui ont chu gisent toujours sur le sol. Aucun jeune druide couronné de gui ne vient danser en l'honneur du soleil parmi les alignements de Carnac. On ne signale aucun menhir roman malencontreusement remplacé par un menhir rococo, ni de dolmen gothique complété dans le style nouille. Les hauts lieux druidiques n'ont pas à craindre le vandalisme des restaurations.

Essais de comparaisons

L'Église d'Occident n'habitait pas un monde où les choses étaient trop vieilles pour mourir, mais un monde où elles étaient toujours assez jeunes pour se faire tuer. D'ailleurs, aux yeux d'un observateur superficiel, elle fut plusieurs fois mise à mort, et parfois disparut d'elle-même. Il en découle un fait difficile à décrire mais que je crois réel et d'une certaine importance. De même qu'un spectre est l'ombre d'un homme, et en ce sens l'ombre de la vie, de même quelque chose comme l'ombre de la mort traversait par intervalles cette vie indestructible. La foi aurait-elle dû mourir, le passage de l'ombre aurait marqué l'heure de sa mort. A ce moment-là, ce qu'elle avait de mortel disparaissait. Si je puis risquer cette image, je dirais que le serpent muait, puis poursuivait sa route. Mais il est plus vrai et plus convenable de dire que l'horloge sonnait et que rien n'arrivait, ou que l'on entendait résonner les tambours d'une exécution éternellement reportée.

[...] En cinq occasions au moins – l'arianisme, les Albigeois, l'humanisme sceptique, l'après-Voltaire et l'après-Darwin – la foi parut condamnée. Et cinq fois, elle a enterré ses vainqueurs.

[...] Nous voudrions, disent certains, ne garder du christianisme que son esprit. Ils désirent en vérité qu'il n'en reste que le fantôme. Mais ce qui suit le processus de mort apparente dont je parle n'est pas la persistance d'une ombre, c'est la résurrection d'un corps. Il n'est donc pas question de fantôme. Ils sont prêts à verser pieusement des larmes respectueuses sur la mort du Fils de l'Homme, mais ne le sont pas à le voir se promener de nouveau parmi les collines du matin. Ils étaient, dans leur majorité, parfaitement habitués à l'idée que le vieux cierge chrétien allait céder la place à la lumière du jour. Il leur semblait honnêtement que la flamme jaunie de cette chandelle ne cessait de pâlir dans le jour grandissant. Il était imprévisible mais fatal que le chandelier à sept branches se dresse soudain vers le ciel, flamboie comme un arbre en feu et fasse pâlir le soleil. D'autres âges avaient vu la lumière du jour vaincre celle du cierge, puis la lumière du cierge vaincre celle du jour. [...]

Plusieurs fois morte de vieillesse

Ce trait final n'est pas le moins extraordinaire. La foi n'est pas seulement morte plus d'une fois, elle est plus d'une fois morte de vieillesse. Elle n'est pas seulement morte parce qu'on la tuait mais parce qu'elle devait mourir, parce qu'il était naturel et nécessaire qu'elle mourût. Il est évident qu'elle a survécu aux persécutions les plus sanglantes et les plus universelles, des violences de Dioclétien au déchaînement de la Révolution française. Mais elle est douée d'une autre résistance plus étrange et plus mystérieuse : elle survit à la paix aussi bien qu'à la guerre. Elle est morte plus d'une fois, c'est vrai, mais plus d'une fois aussi elle a dégénéré et même capitulé. Or elle a survécu à ses faiblesses et même à ses capitulations. Il n'est pas besoin de redire l'évidente beauté de la mort du Christ, des noces de la jeunesse et de la mort. Mais c'est presque d'un Christ centenaire et chenu qu'il s'agit ici, d'un Christ qui serait mort de vieillesse pour ressusciter ensuite rajeuni, parmi les chants des trompettes, sous le ciel ouvert. On a fait remarquer assez justement que le christianisme s'était parfois trop humainement lié aux puissances de ce monde. Mais s'il y eut mariage, il y eut souvent veuvage. Il s'agit même d'un veuvage étonnamment perpétuel. Un de ses ennemis aurait pu dire, à un moment donné, que le christianisme n'était qu'une forme de la puissance des Césars, mais ce rapprochement nous paraît aujourd'hui aussi incongru qu'une évocation de la puissance des pharaons. Un autre aurait pu dire du christianisme qu'il était la doctrine officielle de la féodalité, mais il ne serait guère plus convaincant à nos yeux que s'il avait lié sa mort à celle de la Rome antique. Au terme de leur course, toutes ces institutions disparurent : il semblait naturel que la religion disparaisse en même temps qu'elles. Elle disparut en effet – et ressuscita.

En attendant la fin du monde

« Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. » La civilisation de l'Antiquité était universelle et les hommes ne pensaient pas plus à sa fin qu'à la fin du monde. Ils ne pouvaient pas imaginer un autre ordre qui ne fût en même temps un autre monde. Cette civilisation a disparu, ces paroles n'ont point passé. Dans la longue nuit du Moyen Age, la féodalité était chose si familière qu'aucun homme n'aurait pu s'imaginer sans seigneur, et la religion était si bien liée à la trame de cette tapisserie que nul ne pensait qu'elle s'en dégagerait. Mais la vie populaire du Moyen Age usa puis détruisit la féodalité. Au sein de cette indépendance nouvelle, le premier pouvoir, et le plus fringant, fut la vieille religion. La féodalité disparut et ces paroles ne passèrent point. L'ordre médiéval tout entier, qui offrait à l'homme un univers si complet et si familier, s'affaiblit à son tour. Cette fois on pensa bien que ces paroles trépasseraient. Elles franchirent le rayonnant abîme de la Renaissance et, en un demi-siècle, dans leur lumière et par leur puissance, on vit surgir de nouveaux fondements de la religion, une nouvelle apologétique, de nouveaux saints. On crut enfin que la foi s'évanouirait

devant la sèche raison du Siècle des Lumières, puis que les cataclysmes de l'Age des Révolutions l'engloutiraient. La science l'expliqua, ce qui ne l'empêcha pas d'exister. L'histoire l'enterrait dans le passé quand, soudain, elle réapparut comme l'avenir. Elle est aujourd'hui sur notre chemin et se développe sous nos yeux ¹.

Si l'on admet que nos sources sont fiables et si les hommes consentent à jauger rationnellement une pareille accumulation de faits historiques indiscutables, il semblerait que, tôt ou tard, même les ennemis de la foi devraient tirer la leçon de leur attente perpétuellement déçue et ne plus espérer quelque chose d'aussi simple que sa mort. Ils pourront bien sûr continuer à la combattre – ils pourraient aussi s'en prendre à la nature, à la terre ou aux cieux. « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. » Ils attendront qu'elle trébuche ou qu'elle s'égaré mais n'attendront plus sa ruine. Insensiblement, inconsciemment peut-être, ils accompliront, dans leur attente muette, les termes de cette extraordinaire prophétie. Ils oublieront d'espérer un glas tant de fois illusoire, et se mettront d'instinct à guetter d'abord le refroidissement du soleil et les signes dans le ciel.

(DMM, tous droits réservés, 2004.)



1 — On se rappelle que Chesterton écrit en 1925. (NDLR.)

Annexe 2

Les fruits du christianisme en Afrique (Mgr Marcel Lefebvre)

Mgr Marcel Lefebvre a témoigné à plusieurs reprises de la fécondité du christianisme en Afrique. Nous reproduisons ici deux extraits de son ouvrage *Le Mystère de Jésus*¹, puis deux extraits du sermon qu'il prononça à Paris le 23 septembre 1979, à l'occasion de son jubilé sacerdotal (à la Porte de Versailles).

Le sel de la terre.

IL FAUT PEUT-ÊTRE avoir été en contact avec des populations païennes pour mesurer tout ce que Notre-Seigneur a apporté à notre société.

Sur les treize ans que j'ai passés au Gabon, j'ai été dans la brousse pendant sept années. J'ai eu ainsi l'occasion de parler à ces païens dans leur langue, pour leur enseigner l'Évangile et leur faire découvrir et approcher Notre-Seigneur. On ne peut pas imaginer l'impact que pouvait avoir sur ces âmes absolument incultes, qui ne savaient ni lire ni écrire, le fait de parler de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de parler de la croix de Notre-Seigneur. C'est bien ce que dit saint Paul : c'est cela dont ils avaient besoin et qu'ils attendaient.

De même, à l'occasion de visites dans les oasis au Sahara, j'ai eu des contacts avec des populations musulmanes. Je suis allé dans les écoles organisées par les Pères Blancs ou par les Sœurs Blanches. Qu'est-ce qui intéressait les enfants ? C'était de leur parler de religion, de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quand on abordait d'autres sujets, ils étaient distraits ; dès qu'on leur parlait de religion, leurs petits yeux s'éveillaient et ils étaient attentifs. [...]

Lorsqu'on leur enseignait l'Évangile et la foi, on voyait ces peuplades qui devenaient chrétiennes, se transformer. On pouvait presque lire sur leurs visages ceux qui étaient chrétiens et ceux qui ne l'étaient pas. Les chrétiens avaient un visage détendu, rayonnant la paix, tandis que les autres qui étaient souvent soumis à la crainte, à la peur, à une espèce de terreur continuelle des esprits qui les entouraient, toujours prêts à leur faire du mal, avaient un visage qui ne reflétait pas le bonheur. Le chrétien qui est délivré de ces croyances païennes et qui met son espoir en Dieu, qui repose en Dieu, a le visage détendu, gai et il est en paix.

*

1 — Mgr Marcel LEFEBVRE, *Le Mystère de Jésus*, Étampes, Clovis, 1995, p. 45-47.

« J'ai vu »

CERTES, je connaissais par les études que nous avons faites ce qu'était ce grand mystère de notre foi, mais je n'en avais pas compris toute la valeur, toute l'efficacité, toute la profondeur. Cela, je l'ai vécu jour par jour, année par année, dans cette Afrique et particulièrement au Gabon, où j'ai passé treize ans de ma vie missionnaire, d'abord au séminaire, ensuite dans la brousse au milieu des Africains, chez les indigènes.

Et là, j'ai vu, oui, *j'ai vu* ce que pouvait la grâce de la sainte messe. Je l'ai vu dans ces âmes saintes qu'étaient certains de nos catéchistes. Ces âmes païennes transformées par la grâce du baptême, transformées par l'assistance à la messe et par la sainte eucharistie, ces âmes comprenaient le mystère du sacrifice de la croix ; elles offraient leurs sacrifices et leurs souffrances avec Notre-Seigneur Jésus-Christ et vivaient en chrétiens.

Je puis citer des noms

Je puis citer des noms : Paul Ossima, de Ndjolé, Eugène Ndong de Lambaréné, Marcel Mebalé de Donguila, et je continuerai par un nom du Sénégal, monsieur Forster, trésorier-payeur au Sénégal, choisi à cette fonction si délicate et si importante par ses pairs et même par les musulmans à cause de son honnêteté, à cause de son intégrité.

Voilà des hommes qu'a produits la grâce de la messe, qui assistaient à la messe tous les jours, communiaient avec ferveur et qui sont devenus des modèles et des lumières autour d'eux. Et je ne compte pas tous les chrétiens, toutes les chrétiennes transformés par la grâce.

Transformation des villages

J'ai pu voir ces villages de païens devenus chrétiens se transformer non seulement, je dirai, spirituellement et surnaturellement, mais se transformer physiquement, socialement, économiquement, politiquement, se transformer parce que ces personnes, de païennes qu'elles étaient, étaient devenues conscientes de la nécessité d'accomplir leur devoir, malgré les épreuves, malgré les sacrifices, de tenir leurs engagements et en particulier les engagements du mariage. Et alors, le village se transformait peu à peu sous l'influence de la grâce, sous l'influence de la grâce du saint sacrifice de la messe, et tous ces villages voulaient avoir leur chapelle, tous ces villages voulaient avoir la visite du Père, la visite du missionnaire ! Elle était attendue avec impatience pour pouvoir assister à la sainte messe, pouvoir se confesser et communier ensuite. Des âmes se sont consacrées alors à Dieu, des religieux, des religieuses, des prêtres se donnaient à Dieu, se consacraient à Dieu, voilà le fruit de la sainte messe. [...]

La faute des pays colonisateurs

Cette civilisation chrétienne qui a pénétré dans ces pays encore récemment païens, les a transformés, les a poussés à vouloir se donner aussi des chefs catholiques. J'ai pu assister, moi-même, et connaître des chefs de ces pays catholiques. Le peuple catholique désirait avoir des chefs catholiques afin qu'ils soumettent aussi leur gouvernement et toutes les lois du pays à celles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au décalogue.

Si la France, à ce moment-là, la France dite catholique, avait réellement rempli son rôle de puissance catholique, elle aurait autrement soutenu ces pays dans leur foi, et si elle avait soutenu ces pays dans leur foi, ces pays ne seraient pas, comme maintenant, menacés tous par le communisme, l'Afrique ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui. Cela n'est pas tellement de la faute des Africains eux-mêmes, mais bien plus des pays colonisateurs qui n'ont pas su profiter de cette foi chrétienne qui s'enracinait dans ces peuples africains, pour garder et exercer une influence fraternelle envers ces pays qui les aurait aidés à maintenir la foi et à chasser le communisme. [...]

